



Organe indépendant paraissant une fois par mois

Abonnement Fr. 5.- par an Le numéro 50 ct.

Édition-Administration : Imprimerie des Arcades, Fribourg -

Téléphone 2 38 94 Compte de chèques Ila 2851

Rédacteurs responsables : { Pierre Verdon, Rosé - Tél. 4 21 66
Pierre Rigo, Fribourg - Tél. 2 38 94

REVUE DE FRIBOURG



I.
Redingote en velours laine, couleur noir,
marine, vert et maïs, grandeur 38 - 44

159.-

II.
Redingote, home-spun, pure laine, col
moderne, en gris et beige, grd. 38 - 44

98.-

III.
Magnifique manteau vague, pied de
poule écossais, col Danton, différents
coloris, grandeur 38 - 44

118.-

IV.
Redingote, en velours laine, poches gar-
nies broderie, rouge et noir, gr. 38 - 46

135.-

GRANDS MAGASINS

KNOPF S. A. - FRIBOURG

Tél. 2.32.91

Le chanoine Bovet prend sa retraite

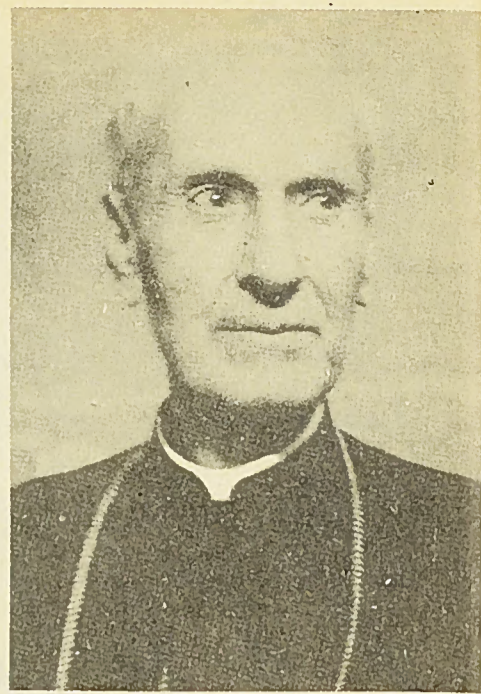
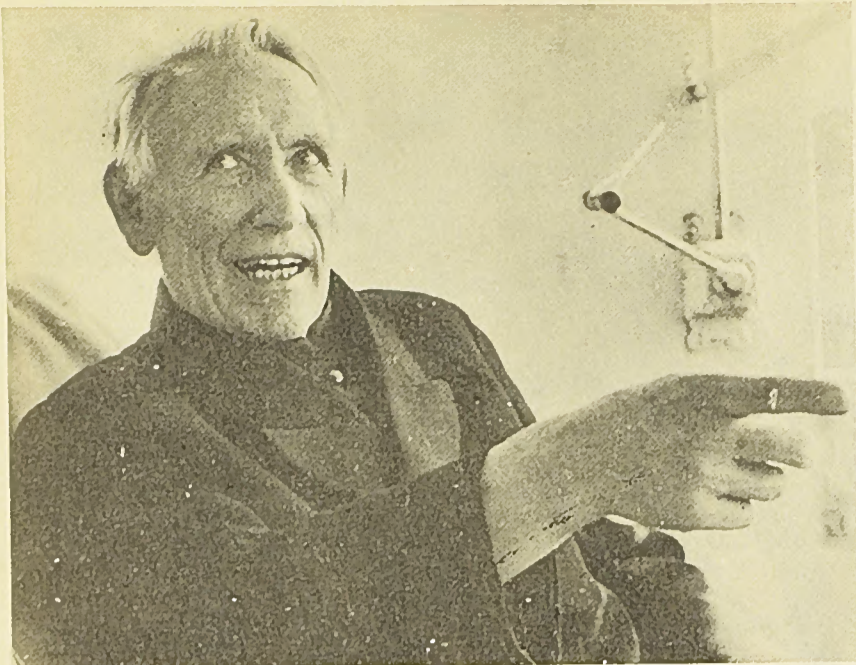
Le Chanoine Bovet atteint dans sa santé, vient de solliciter sa retraite de professeur à l'Ecole normale des instituteurs, comme maître de chant et de musique. Il y enseignait depuis 1908. Le gouvernement a accepté avec remerciements très spéciaux pour les immenses services rendus.

Le 1er mai prochain, les Pinsons de la Cathédrale donneront un concert consacré exclusivement à l'exécution d'œuvres du Chanoine Bovet.

Nous souhaitons à notre cher Chanoine Bovet, un repos qu'il goûtera pleinement grâce à une santé qui nous l'espérons se raffermira.

Les quatre-vingts ans de Monseigneur Hubert Savoy

Le 5 mars dernier, Monseigneur Savoy, révérendissime Prévôt de la Cathédrale célébrait son 80^{me} anniversaire. La belle figure du prélat est bien connue de nous tous ; sa haute silhouette, sa belle tête et son regard pénétrant et bon nous sont familiers. Nous connaissons l'œuvre accomplie par Mgr Savoy à St-Michel. Ses innombrables élèves qui l'ont connu et aimé ne l'oublieront jamais. Durant trois ans, Mgr Savoy qui avait remis les soucis de sa charge à M. l'abbé Pittet, dirigea « La Liberté ». Puis, il vouait toute son activité à sa chère Cathédrale. Que Mgr Savoy sache bien de quelle vénération l'entourent les Fribourgeois, et combien ils lui souhaitent que sa santé lui permette encore d'accomplir le chemin bien longtemps.





M. FRÉDÉRIC MAURON

C'est un visage bien connu des Fribourgeois qui a disparu. M. Frédéric Mauron, facteur retraité était populaire en notre ville où on l'estimait particulièrement. Il fut un fonctionnaire aimable et courtois, apprécié du public et de ses chefs comme de ses collègues. Il était un de ces hommes qu'on aimait rencontrer, parce que leur bonté naturelle fait du bien aux autres. M. Frédéric Mauron ne sera pas oublié de tous ceux qui l'ont connu et apprécié.



Un sportif fribourgeois à l'honneur

L'appointé André Macheret s'est classé premier, s'adjugeant le titre de champion suisse, au Championnat Suisse de tétathlon d'hiver à Grindelwald du 2 au 4 février.

Motos - Vélos

Royal-Enfield
Universal

Sunbeam
Ogar

Jawa

Titan

Mondia

Cilo

W. WYSS - PLACE DU TILLEUL - FRIBOURG

LOTTERIE
ROMANDE

Tirage 2 avril
1 GROS LOT
de Fr. 50.000.-



Un bon
manteau de pluie
à
un prix
raisonnable

s'achète chez
NUSSBAUMER
grâce à la
fameuse formule du
23 %
qui vous garantit
une qualité supérieure.

Mesdames,
Messieurs,
faites votre calcul...
chez nous
vous ne payez que
23 %
de marge de bénéfice,
au lieu de
40, 50 % et plus.

Manteau de pluie, façon anglaise, 100% coton doublé écossais
coton imprégné, teintes beige et gris, prix de fabr. 47.- prix de vte. **57.85**

Manteau de pluie, doublé entièrement du même tissu, 100%
coton imprégné, teintes beige et gris, prix de fabr. 56.- prix de vte. **68.90**

Passes chez nous, nous vous présentons sans engagement tout ce
qui peut vous intéresser.

VETEMENTS NUSSBAUMER

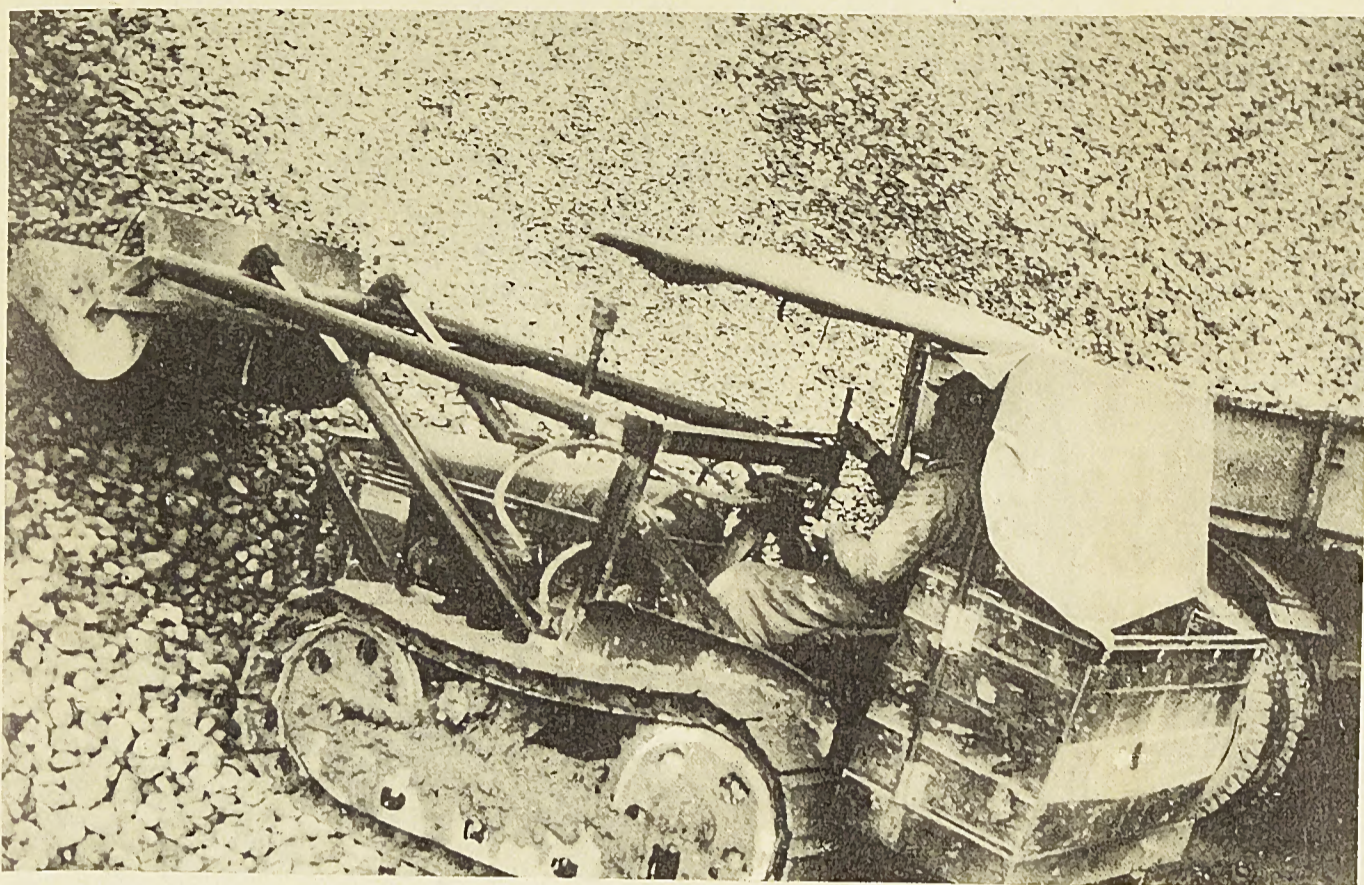
CONFECTION - CHEMISERIE - VÊTEMENTS DE TRAVAIL

Rue du Tir 8 à côté des Corporations

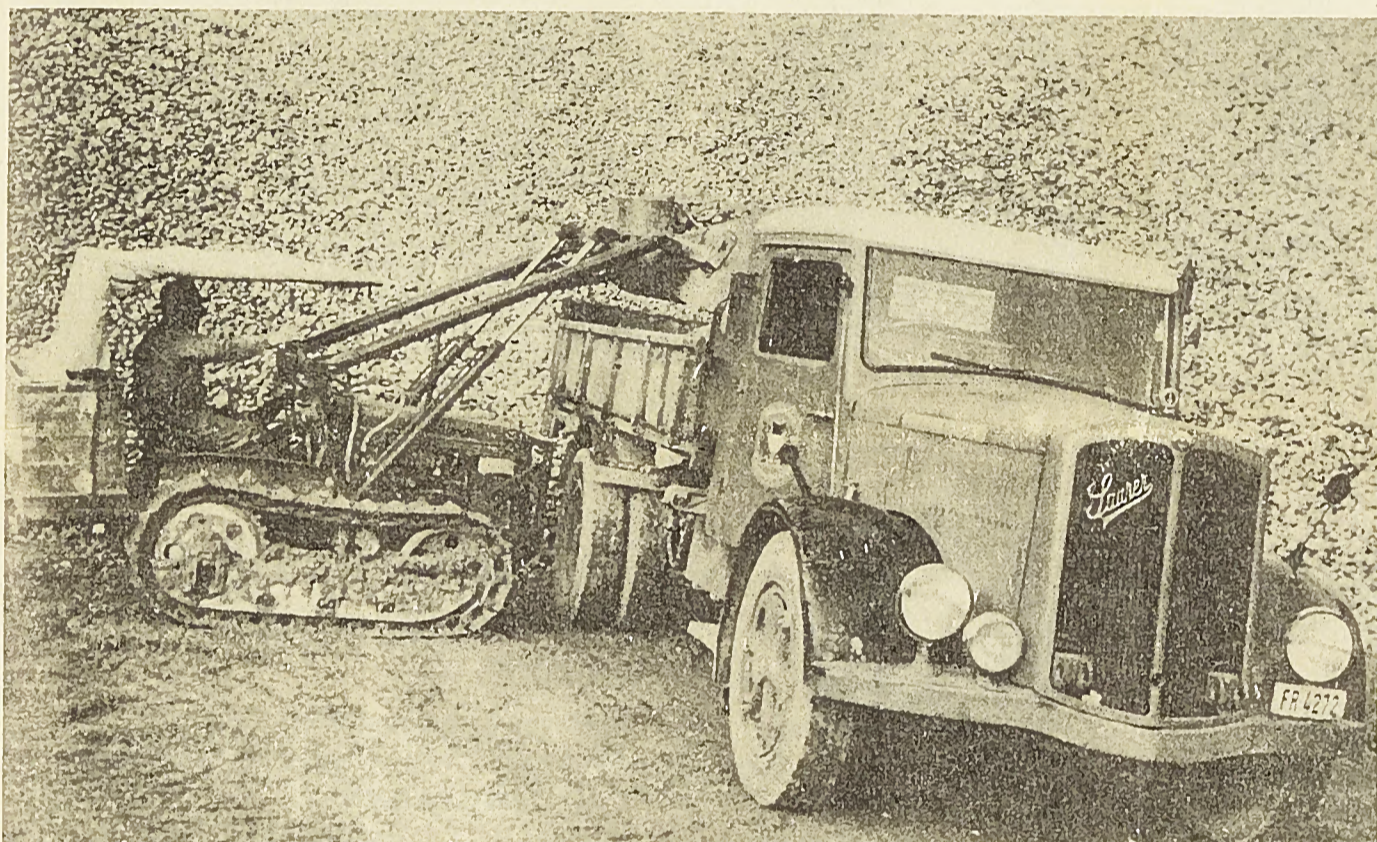
FRIBOURG

Téléphone 2.44.04

LA GRAVIERE DE ST-OURS



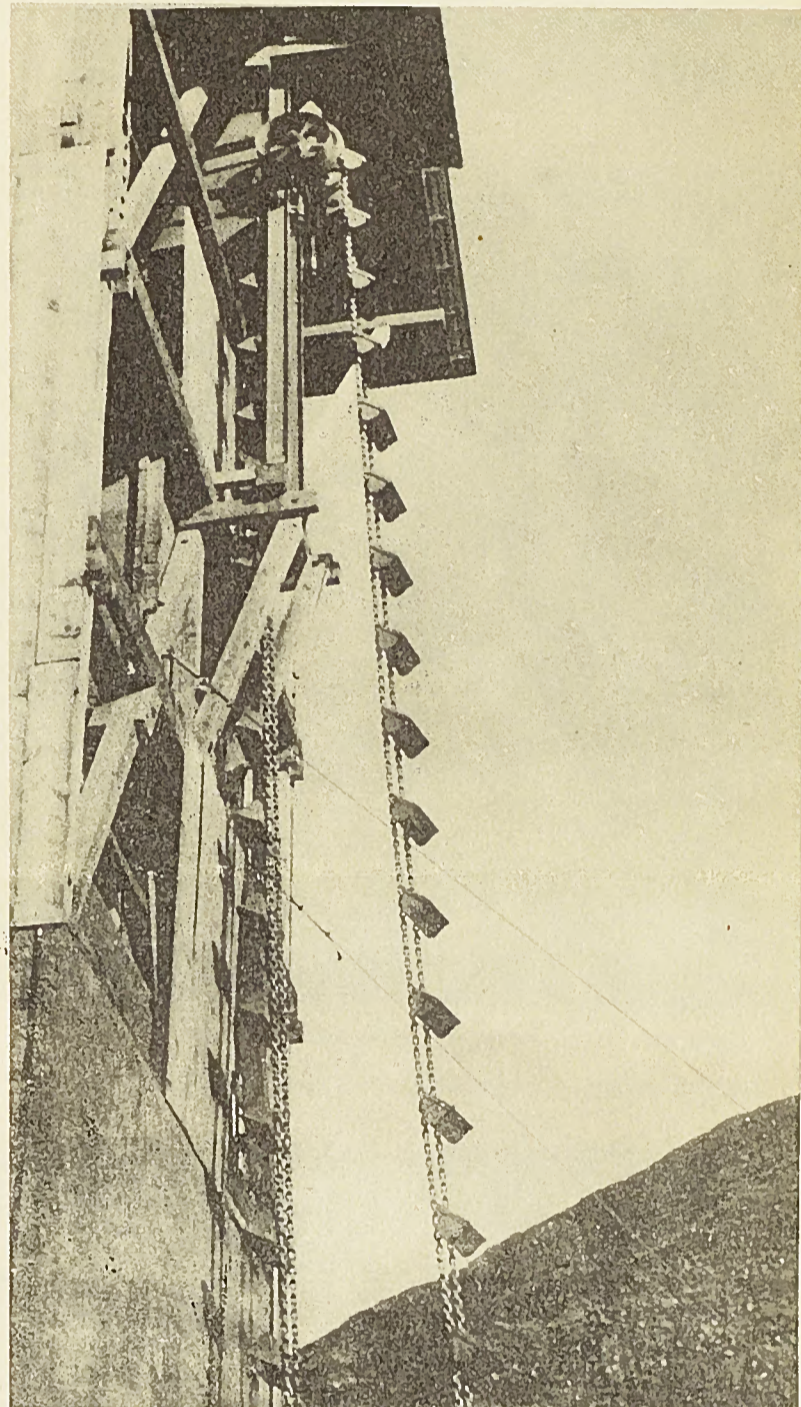
Une chargeuse à la butte



Chargement sur camion

(Photo à droite) L'élévateur à godets

(Photo en bas) Silos et vue de la gravière



A dix kilomètres de Fribourg, une gravière dont la qualité des matériaux fut bientôt appréciée et connue bien loin à la ronde, était ouverte à l'exploitation, voici plus de seize ans.

La qualité remarquable des matériaux extraits assurait bientôt sa réputation qui s'étendit très rapidement à une vaste région. Il s'agit dès lors, de mettre les moyens de production en parallèle avec la demande qui ne cessait de se faire plus importante. Il y a quelques années, lors de la reprise de la concession d'exploitation par la S. A. Sables et Graviers St-Ours dont les bureaux sont à Fribourg, un effort considérable a été fait en vue de doter cette gravière d'un équipement d'exploitation rationnel et ultra-moderne, pour l'extraction, le triage et le stockage des matériaux. Les nouvelles constructions et les installations techniques nécessaires à cette exploitation sur une échelle importante sont maintenant terminées. La gravière de St-Ours est maintenant en mesure de livrer de son stock tous les matériaux appréciés de sa clientèle, à savoir :

Grâce à l'aménagement des 6 silos d'une capacité de 300 m³ et à un service de livraisons très rapide, les demandes de matériaux, même en quantités très importantes, pourront être satisfaites sans délai, avantage dont les entreprises de constructions ne manqueront pas d'apprécier toute la valeur.

Ajoutons, pour les entrepreneurs qui possèdent leurs propres moyens de transports, que les accès de la gravière sont très faciles et en excellent état.

Sables pour maçonnerie et crépissage
Gravier B. A. qualité spéciale pour béton armé
Gravier brut
Gravier gras
Cailloutis de diverses granulations

Sables et Graviers

ST-OURS S.A.

Bureau à Fribourg

Rue W. Kaiser 32,

Tél. 2.25.03



Quelques-uns des 52 participants et participantes au cours de formation professionnelle des cafetiers.

(Photo à droite) De gauche à droite : M. Audersset, restaurateur, moniteur de pratique, et M. Morel fils, moniteur de théorique.



Un autre groupe d'élèves avec leurs moniteurs.

(Photo en bas) Voici encore d'autres élèves avec les mêmes instructeurs

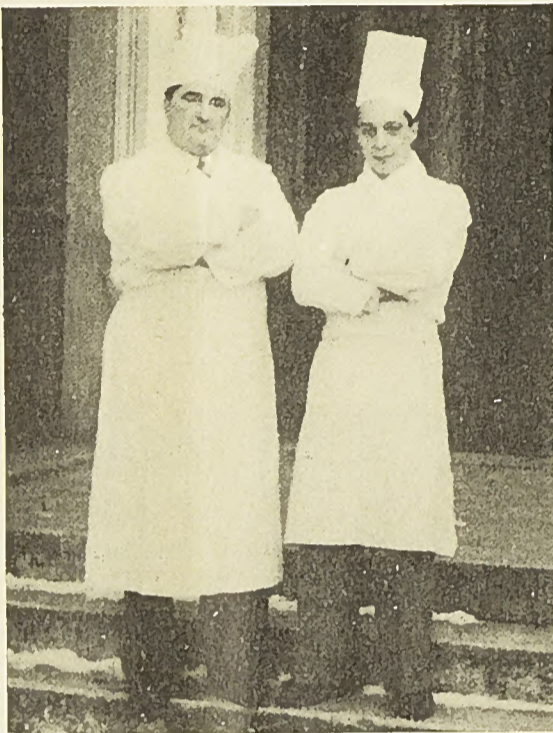


Les cours de formation professionnelle pour cafetiers

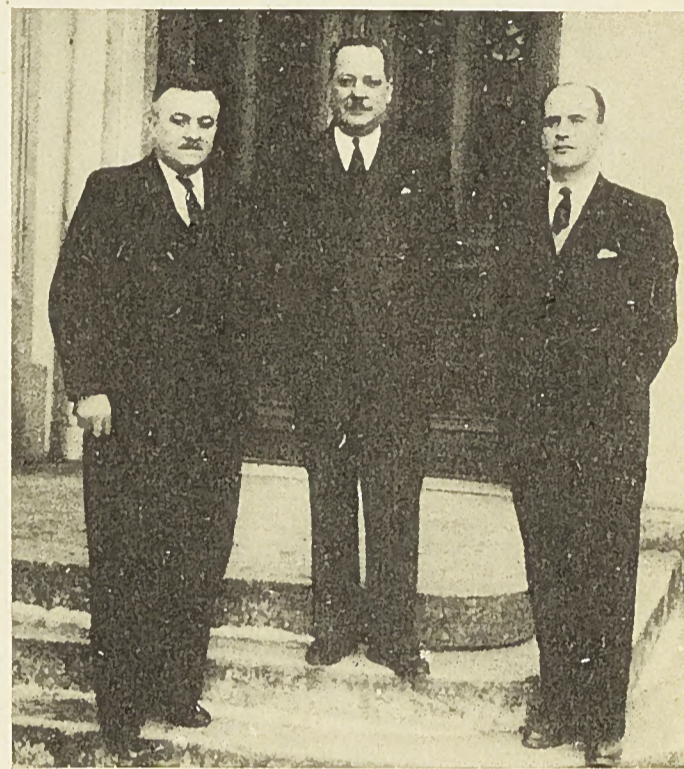
Du 17 janvier au 25 février, a eu lieu à Fribourg le 20^{me} cours professionnel de cafetiers. Le temps n'est plus où s'établissait cafetier qui voulait, sans égard pour les compétences nécessaires à la pratique d'un état qui demande de la part de celui qui veut l'exercer correctement, beaucoup de connaissances pratiques et commerciales. Une cinquantaine de candidats aubergistes désireux d'avoir la qualification requise par l'Etat pour être autorisés à pratiquer le plus populaire des métiers se sont astreints à six semaines de cours au cours desquelles les connaissances relatives à la vinification, à la cuisine, au service, et au doigté indispensable, comme à la comptabilité et aux articles de loi relatifs aux auberges furent inculquées aux élèves parmi lesquels bon nombre de dames. Les 3 et 4 mars, l'examen des connaissances acquises opérant la sélection des postulants. Seuls ceux qui ont été agréés par la Commission seront au bénéfice d'une autorisation d'exploiter un établissement public. A la fin du cours, les journalistes fribourgeois avaient été invités à assister à une leçon afin de pouvoir renseigner le public sur le sérieux qui est apporté à l'organisation de ces cours et sur l'étendue de leur portée. Un dîner clôtura cette visite, dîner qui se devait naturellement d'être au-dessus de toute critique. Il le fut du reste, et les journalistes de Fribourg gardent de leur aimable contact avec la Société cantonale des cafetiers, organisatrice des cours, le meilleur souvenir.



Groupes d'invités à la visite des cours. De gauche à droite : MM. Plancherel, secrétaire, M. Eggertswyler, caissier de la Société cantonale des Cafetiers, Menoud, de Romont, Morel, président de la Commission des Cours et M. F. Musy, secrétaire de cette Commission. Au second plan : MM. Brascy, Thévoz, Collomb, et Inglin, journalistes.



(Photo à droite) La Commission des Cours. De gauche à droite : MM. Eggertswyler, caissier, Morel, président et Musy, secrétaire.



Hôtel de Fribourg

Maison de tout premier ordre

Restaurant français - Brasserie

Café - Pinte fribourgeoise - Carnotzet - Bar - Bonbonnière

Salles à disposition

Aug. SPIESS

Téléphone 2.25.22

Artisans, commerçants,

Vous améliorerez l'aisance de votre trésorerie en demandant à vos bons clients des règlements par effets de change que vous pourrez nous soumettre à l'escompte.

Vos règlements, eux aussi, seraient simplifiés par la remise à vos fournisseurs de billets à ordre.

Nous tenons volontiers à votre disposition des formules d'effets.



BANQUE POPULAIRE SUISSE



NOUVEAUTÉS PRINTANIÈRES
AU SALON DE MODE

MODELIA

AV. BEAUREGARD 36

Imprimerie des Arcades

à la Gare - Arrêt des autobus

UNE BONNE ADRESSE POUR TOUS VOS IMPRIMÉS

Téléphone 2.38.94



Le 27 février dernier, Romont fêtait carnaval. Un cortège très intéressant parcourut les rues de la petite ville au grand amusement des nombreux spectateurs. La manifestation, organisée par la Société de gymnastique, avec la collaboration des autres sociétés, obtint un franc succès.

(A gauche) Un char humoristique : la situation du moment, trop de vin - pas assez d'eau

(A droite) La vente des saucisses au profit de la Chaîne du Bonheur.



(A gauche) Les deux sergents de ville de Romont ouvrent le cortège.

(A droite) Un instantané pris dans le groupe de la Fanfare de Romont



UNE OEUVRE INÉDITE D'UN GRAND AUTEUR FRANÇAIS

en exclusivité pour Fribourg-Illustré (Copyright Editions Haut-Pays)

LA BÊTE DU GEVAUDAN

par HENRI POURRAT (Prix Goncourt)

Jean Chastel, le père, celui qui tuera un jour la Bête, né au village de Delrnes, s'était marié à la Besseyre Saint-Mary, et il y demeurerait. Cabaretier, cultivateur, l'un des principaux habitants de l'endroit. Ses deux fils étaient gardes-forêt dans les bois de la Ténazeyre et de la Pauze. Sur le cadet, Antoine, des bruits couraient. Il avait vécu chez les huguenots du Vivardis, hanté les galéricus de Toulon, été pris par les pirates d'Alger, qui avaient fait de lui un valet de ménagerie, chargé de nourrir et d'apprivoiser les bêtes féroces. Peut être aussi un castrat et, le forçant de mettre le pied sur un crucifix, un renégat... Évadé ou racheté, il était revenu au pays. Son père n'avait pas tué de veau gras. Lui, qui ne pouvait sans doute plus prendre femme, était allé vivre en sauvage dans des cabanes au milieu des bois, sur le Mont-Mouchet. C'est par là tout buissons et fourrés, escarpements et précipices sous le peuple des arbres. Des endroits perdus de solitude, impossibles, faits pour l'écurcul et le blaireau. Antoine Chastel s'y était rambûché, avec quelques mâtons aussi farouches que des loups. Dépoitraillé, mal en ordre, les cheveux bruts et la barbe en broussaille, il avait tout l'air et la chanson d'être un parfait loup-garou.

Dès ce temps les Chastel s'occupèrent donc de la Bête dans les bois de la Besseyre...

Les autorités les interrogèrent sur le rapport de M. de la Védrine. Ils répondirent que ce rapport n'était pas fidèle : qu'ils n'étaient pas allés à la chasse le mercredi, il faisait trop mauvais temps, et qu'ils n'avaient pas vu la Bête.

Selon certains, M. de la Védrine n'avait tiré que sur un gros chien égaré dans les montagnes... Peut-être que des chiens ont été mêlés d'un peu trop près au fait de la Bête du Gévaudan.

En ce temps elle dévora un enfant à Penaveyre, un autre à la Chapelle-Laurent, attaqua une fille à l'Estival. Quand les blés auraient monté, ils lui serviraient de retraite, alors qui oserait mener les bestiaux à la pâture ? On redoublait donc d'efforts pour la détruire. On engagea les braconniers à se porter deux à deux sur les principaux passages, et les hommes des villages à veiller autour des maisons et des bergeries, surtout dans les soirées où donnait la lune.

Le ministre décida même d'envoyer en Gévaudan un gentilhomme normand, le sieur Denneval, qui passait pour avoir détruit douze cents loups et qu'on disait le meilleur loupveter de France. Bien qu'étant sur la soixantaine, ce M. Denneval avait toujours bon pied, bon œil, bonne main. Il eut pouvoir promettre au Roi qu'il tuerait la Bête.

Il vint donc avec son fils, qui était capitaine. Et d'abord, ils attendirent leurs chiens : des limiers très mordants, excellents pour le loup, mais qui ne pouvaient voyager qu'à petites journées. Ils s'enquirent de la Bête féroce. On leur en fit le

portrait, avec sa gueule énorme, aux dents tranchantes comme des rasoirs, ses oreilles pointues, plus courtes que celles d'un loup, sa raie noire, son poil roussâtre, sa queue ramée. On leur dit qu'elle était d'une surprenante légèreté : qu'elle ne restait jamais en place et qu'elle travaillait continuellement dans dix lieues de tour. On leur fit même voir une de ses passées : il y avait vingt-huit pieds d'un saut à l'autre, en plat pays...

Comme à l'arrivée des dragons, à l'arrivée des loupveteriers la Bête se tint coite. Elle attaqua seulement sur la route, entre Aumont et Saint-Chély, un aubergiste qui conduisait quatre mulets chargés de morue et de provisions de carême.

Plus tard, vers la fin du mois, elle s'en prit à une petite fille, à Brion, qui mourut de ses blessures ou de sa peur ; à deux enfants du Montel près de Javols, qui puisaient de l'eau à la fontaine. Enfin à une femme des Escures et à sa servante qui allaient à la messe à Fournels : et la servante s'était couchée sur la Bête et l'avait tenue embrassée contre terre, criant qu'elle sacrifiait sa vie pourvu qu'on tuât le monstre ; mais la Bête voyant approcher des hommes, fit un effort, se retourna contre elle, la mordit à la face, lui emporta la gorge...

Le lendemain, 1er mars, au Fau de Brion, devant une grange, elle assailit une petite que le père put sauver. Le 4, elle dévora une femme à Ally ; le 8, une petite encore, au Fayet d'Albarete le Comtal ; le 9, près du Ligonès, elle tua net, la saignant à la jugulaire, une fille de vingt-cinq ans, et forte, jeudi 7 février, quelque temps qu'il fasse. Y prendront part plusieurs paroisses du Rouergue, trente de l'Auvergne et soixante-treize du Gévaudan. Vingt mille paysans battront tout le pays et l'enfermeront dans un rond immense. — La Bête en effet a quitté la Margeride. On l'a vue entre Saint-Flour et Massiac. A Saint-Just, à Lorcières, à Julianges. A Javols, elle a enlevé un garçon qui jouait aux quilles entre ses camarades. Elle se montre sur les chemins les plus battus, et jusque dans les villages, entre l'église et l'auberge.

Puis elle est retournée dans le Gévaudan, a poussé vers Mende, faisant un circuit de près de quarante lieues. — Une chasse générale est donc nécessaire. On mènera un tel vacarme de sifflets, de cornets d'écorce, de trompes de bois, de cris et de huées, que la Bête n'y tiendra pas. Elle délogera du fourré le plus épais, de la cave de rochers la plus secrète. De toutes parts on la poussera vers les fusils des tireurs. Et il faudra bien qu'elle y reste, cette fois !

Le 7 février, le pays est couvert d'un demi-pied de neige, et le temps quoique froid, calme et serein. En Auvergne, un hrouillard à couper au couteau. Sur les dix, onze heures, la Bête est lancée par les hommes de Prunières. Elle gagne la Truyère. Et voilà que le bord qui devait être gardé par les

hommes du Malzieu, se trouve dégarni... Le vicair de Prunières et dix de ses paroissiens ont bien le courage de se jeter dans la rivière. Ils traversent « presque à la nage » ces eaux de neige furieusement lancées dans les rochers. Ils suivent la Bête à la trace. Mais les bois de par-là ont tant d'étendue que bientôt ils la perdent.

Vers une heure, elle est rencontrée par le valet de ville et quatre paysans du Malzieu. Le valet de ville la tire : son fusil fait faux feu... — Une fois de plus ! Qu'en penser ? — Un des paysans la tire aussi, à balle forcée. Elle tombe au coup sur ses jambes de devant. Puis elle se relève, et on la poursuit en vain, jusqu'à la nuit...

Elle n'était guère blessée, puisque le lendemain elle coupa le cou à une petite de Mialanctte, près du Malzieu ; et elle fut vue emportant la tête dans un bois. Le dimanche on fit une chasse particulière de dix sept paroisses. Bien que le pays fut tout enneigé, aucune trace ne fut relevée.

Le lundi, autre chasse générale. Cette fois le temps était cruel : le vent soufflait en tempête et il tombait beaucoup de neige. Du matin à la nuit fermée, vingt mille hommes furent en mouvement. On tua un loup. La Bête ne fut vue nulle part.

Quelle déception, allant jusqu'au découragement. On disputa, on s'agitait. Le reproche tombait surtout sur les gens du Malzieu. Et eux, se sentant en faute, de plastronner et de faire les malins.

Le soir du 7, comme le sieur Martin, lieutenant du maire de la ville, revenait de la grande chasse, il se vit abordé par un sienr Brun qui se moqua de lui. Brun le tourna en ridicule devant tous, de ce qu'il avait été assez bon pour aller se mouiller et se fatiguer sous les ordres du major Duhamel. Lui, il avait gardé les pieds chauds, et si on avait voulu le croire, tout le monde en aurait fait autant.

Il y eut des paroles très vives de part et d'autre, sans que cela allât pourtant jusqu'aux coups.

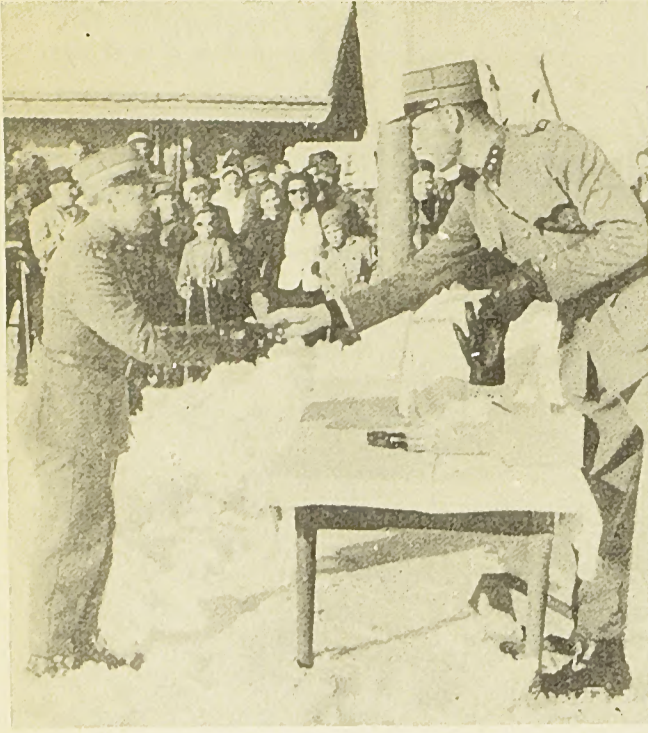
A la seconde chasse, le consul en premier du Malzieu tint de mauvais propos à un maréchal des logis et à quinze dragons... Plus tard, au début d'avril, une lettre de cachet fut reçue, portant qu'il devait être conduit dans les prisons de Mende. Mais cinq jours après, jour de Pâques, les dragons retournèrent tenir garnison au Pont Saint-Esprit. Ils n'avaient rien pu contre la Bête.

III

Au lendemain de la grande chasse du 11, était arrivé quelque chose qui donne à penser. C'était à Auvert, à peu près là où plus tard la Bête devait être tuée. M. de la Védrine y avait une verrerie ; — une de ces fameuses verreries de la Margeride. Son valet fendait du bois un peu à l'écart du bâtiment, lorsque, venant à lui, il avait aperçu la Bête. Aux cris, le gentilhomme verrier était sorti. « Vite mon fusil, vite et vite ! » La Bête qui avançait à grands pas, avait semblé comprendre. Si promptement qu'on eût fait, elle s'était retirée à soixante pas lorsque M. de la Védrine lui avait tiré dessus. Le coup pourtant avait dû lui casser la jambe de derrière.

Maître et valet l'avaient poursuivie dans le bois. Ils avaient trouvé du sang sur la neige. Mais il y avait du brouillard ; la nuit tombait et ce fut tout ce qu'ils trouvèrent.

Suite page 6



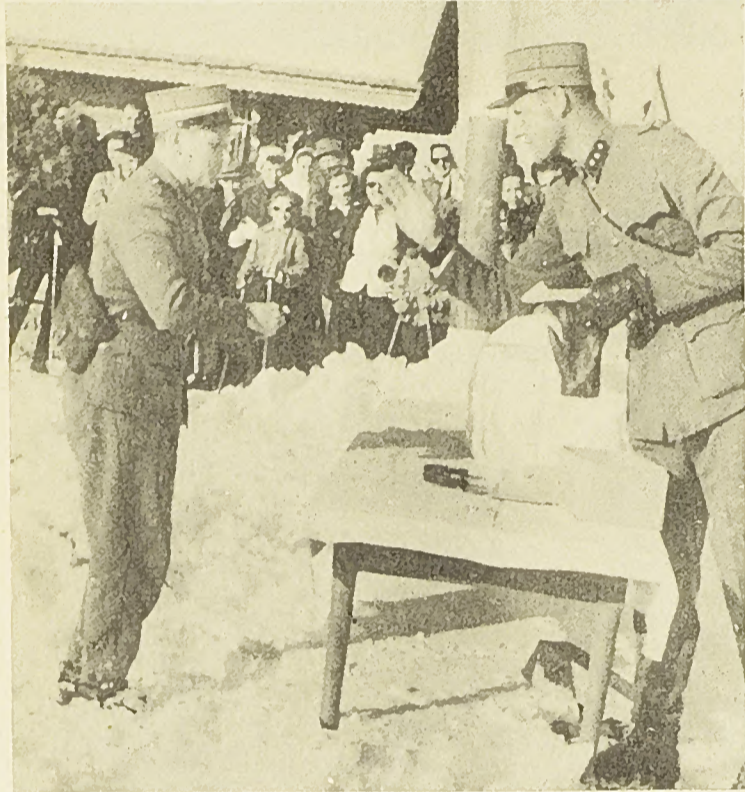
Championnat de ski du Rgt. Inf. mont. 7

les 4 et 5 mars

Les concours de ski du Rgt 7 ont été une belle réussite, tant par la participation des concurrents, que par le temps magnifique qui favorisa la manifestation. Au Lac Noir, les spectateurs civils étaient venus nombreux. D'année en année, ces concours revêtent plus d'importance et suscitent un intérêt plus accentué. Il faut en féliciter les organisateurs qui se donnent beaucoup de peine pour rendre cette rencontre de sport militaire attrayante et pleine d'intérêt pour les participants aux épreuves, et pour ceux qui les suivent.

(A gauche) Le Plt Vagne, premier classé en descente en catégorie Landwehr, reçoit son prix des mains du capitaine Ramuz.

(A droite) L'équipe du sergent-major Offner (Cp. Fus. mont. 1/15) qui gagna magnifiquement le concours de patrouille



(A gauche) Le major Musy s'est classé 2^{me} dans le concours de descente, catégorie Landwehr.

Personnalités officielles et militaires, et public sympathique suivaient les péripéties des épreuves. Après le concours de patrouilles du matin, les assistants écoutèrent la messe célébrée par le capitaine-aumônier von der Weid. Dans ce groupe de spectateurs, on reconnaît M. le conseiller d'Etat Corboz, puis le col. Wolf, Cdt du régiment, le cap-aumônier von der Weid, le major de Diesbach et le colonel E.M. de Brémont (photo à droite).



LA BÊTE DU GEVAUDAN (Suite)

Jeanne Jouve se trouvait dans le jardin, devant la maison. Elle faisait prendre le soleil à trois de ses plus jeunes, — elle avait six enfants ; — ils venaient d'achever leur petit dîner, l'écuille de soupe en main, ou le morceau de pain et de fromage. Ils se retiraient vers la maison. Devant elle, la mère avait le petit de six ans ; à côté d'elle la petite, de huit ou neuf, qui portait entre ses bras son frère de quatorze mois. Tout à coup, on entend tomber une pierre de la murette. Jeanne Jouve se retourne : la Bête est là. C'est la Bête, qui déjà a renversé la petite et la saisit au bras d'un coup de gueule ! La pauvrette n'a pas lâché son frère : le serrant contre elle, elle s'attache à le garantir. Jeanne Jouve, à corps perdu, se jette sur la dévorante, la contraint à lâcher prise. La petite, aussitôt, s'est dégagée. Relevée, elle s'efforce d'éloigner à coups de pieds cette Bête revenue à la charge, qui les jette à la muraille, elle et le marmot qu'elle tient toujours. La mère les couvre de son corps. Mais soudain, du milieu de l'affreuse bousculade, elle voit la Bête se dérober par une brusque volte pour assaillir le gamin resté en arrière.

Elle, alors, comme un éclair, s'élanche devant lui. De ses griffes, la Bête l'agrafe par un bras, le tire à terre, vole sur le petit gars qui crie, qui crie, qui appelle sa mère à son secours.

Toute faible, et maigre et malade qu'elle est, à ces cris de son enfant, la malheureuse sent lui revenir des forces. Elle se remet sur pied, prend de flanc la Bête, la pousse, la fait tomber, et la pressant de ses pauvres bras, la poussant de sa poitrine, la serrant de ses genoux, tâche de la maintenir au sol. La Bête secoue Jeanne Jouve, se débarrasse d'elle, mais Jeanne Jouve revient au combat, et ce combat, huit, dix fois recommence.

Déménées, haletantes, tournoyantes, poil hérissé et crocs sortis, coiffe arrachée et vêtements battant, la femme et la Bête luttent. A coups de griffes, à coups de dents la Bête se libère, se saisit du gamin, l'emporte. La mère la rattrape au milieu du jardin, lui fait lâcher son enfant. La renversant de nouveau, la Bête reprend sa proie, et repart. Jeanne Jouve alors s'arme d'une pierre, lui tape désespérément sur la tête. Une fois de plus, la Bête la renverse, se ressaisit du petit, et va pour franchir les broussailles qui ferment le jardin de ce côté. Il y a un endroit où elles ne joignent pas bien. Jeanne Jouve a gagné ce passage. Elle attrape la Bête au vol par le pied de derrière, entraîne, saute avec elle, d'une toise de haut, tombe devant son petit que la Bête tient toujours par la tête, et elle s'efforce, à demi épuisée, à demi frénétique, de le lui arracher de la gueule.

La Bête, enragée, lui souffle à la figure comme un chat en colère. Tiraillements, assauts, corps à corps dans le pré où a été transporté l'enfant. Jeanne Jouve s'acharne. Maintenant elle monte à califourchon sur le dos de la Bête, maintenant elle l'empoigne par les bourses. Puis, d'un coup ses forces la quittent... Elle essaie pourtant encore de crier. Elle voit là-bas la Bête commencer de dévorer la face de son enfant...

La peau du crâne lui tombant de droite, de gauche sur les épaules, la joue déchirée, la lèvre et le nez emportés jusqu'à la racine, défigurée, trempée de sang, — il mourra dans trois

jours, — le petit, tout trébuchant, se sauve vers sa mère. Eperdu, il lui crie de le délivrer, — il ne sait plus où il en est, il se croit toujours dans la gueule de la Bête. Et elle, elle ne le sait guère plus que lui. Son garçon, le père, elle ne l'avait pas vu accourir. Elle ne l'a remarqué que dans l'instant où il combattait, baïonnette en avant. Elle a sauvé deux de ses enfants. Mais le troisième...

Le courage de cette paysanne sans forces et cramponnée au monstre comme une forenée, fit sensation. On en parla autant que du petit Portefaix. Le Roi lui fit remettre une gratification de trois cents livres.

Le même soir la Bête dévora un garçon à Chanaleilles. Le lendemain, au lever du jour, elle se montra de nouveau à l'Estival.

La bourgeoisie du Malzieu s'était mise en campagne. Ce fut inutilement. Inutiles aussi les sorties des MM. Denneval. Ces premiers temps, ils y allaient retenus. Ils ne lâchaient pas leurs chiens avant de les voir habitués au pays, à même de retrouver leur gîte.

Tout le monde était dans la consternation. Les foires de fin d'hiver restèrent à peu près désertes. Que penser de cette Bête, apparue, disparue, sans cesse reparaisant, qu'on ne venait pas à bout de tuer, mais qui, à tout instant, en tout lieu, se montrait prête à tuer ?...

On proposait des plans, des pièges, des ruses ; des mesures extravagantes. Des chasseurs devaient monter de Gaseogne ou de Provençue. La confrérie de St-Hubert s'annonça, du Puy. Avant son départ, la ville voulut lui donner quelques soirées : à la troisième, la salle s'effondra. Les confrères les plus ardents furent les plus blessés et le projet se trouva rompu. C'était comme si le diable y mettait la main.

Tout le mois de mars, la Bête continua ses attaques. Les limiers de M. Denneval, cependant, commençaient de bien la chasser. Et lui, il ne s'épargnait pas, la poursuivant parfois sans manger de tout le jour.

Impossible de la joindre. Cependant elle passait si près des maisons qu'il ne lui restait plus que d'y entrer. On la voyait quelquefois avec une autre bête, plus petite, chienne ou louve ; — Antoine Chastel avait précisément, une certaine chienne rousse... Elle, on se persuadait de plus en plus que ce n'était pas un loup. Une fois, pour aller à la bergère, elle passa au travers d'un troupeau de moutons sans leur faire d'autre mal que de les envoyer en l'air, de droite et de gauche. Une autre fois, un petit berger, qui s'était caché, la vit folâtrer avec ses brebis, les forçant à jouer avec elle ; et comme brebis ne se prêtait pas au badinage, la Bête la punit en lui tranchant la queue...

Aux environs de Saugues, elle assaillit une femme et deux hommes qui coupaient du bois. Elle allait et revenait avec tant de vitesse et tant de fureur que ces trois-là eurent bien de la peine à s'en défendre.

Une fille du Cheylaret, et son petit frère, étaient partis pour Longuesagne, allant chercher de l'estame. Arrivés à la Croix de Viale, ils se sentirent saisis d'une peur qui leur glaça le corps. Dans l'instant la Bête fut sur eux. Malgré la fille, elle happa le petit par l'épaule et l'emporta dans les bois.

On l'y retrouva plus tard, le foie et les entrailles sortis, tout le dedans de la poitrine rongé, et de sang, plus traces...

D'autres, d'autres... Il y eut un temps, en avril, où il lui fallut un enfant par jour. Le 7, jour de Pâques, et jour de la première communion, à Grèzes, elle égorga une bergère de seize ans, une petite de la Glauze, si pieuse et si jolie qu'on mit cela en complainte. Son père était resté avec elle tout le soir. Au coucher du soleil, il lui dit : « La Bête, je ne crois pas qu'elle soit dans l'endroit. Tu diras seule tes prières. Je commence de marcher, et toi, rentre bientôt ».

Elle ne rentra jamais. Ses vaches durent la défendre, — presque toutes furent tachées du sang que la Bête leur souffla, — mais elles ne la sauvèrent point.

Lorsqu'on vint au pâturage, ne la voyant pas revenir, de loin on la crut endormie. Ce qui restait d'elle, — ses ossements, sa tête coupée, — était recouvert de ses habits, de son chapeau. Au milieu de la sagne, la Bête avait arrangé cela comme aurait pu faire une personne. Dieu sait ce qui fut dit.

(Suite au prochain numéro)

le trousseau de **L'HOMME**
élégant

Sauser Reichlen
Ave de Romont Fribourg

Suisse

UN SCULPTEUR DE TALENT M. THEO AEBI

PROFESSEUR AU TECHNICUM DE FRIBOURG

Il est des artistes chanceux dont on parle beaucoup, — trop même ! Il en est d'autres sur lesquels, je ne sais trop pourquoi, on étend la nuit et les ténèbres du silence. Et le talent, pourtant, ne leur fait point défaut, ni la vaillance persévérante, ni le méritoire courage d'œuvrer artistiquement parmi les indifférents et les incompréhensifs.

Le plus ancien chevronné de la sculpture fribourgeoise, M. Théo Aeby se classe dans la seconde catégorie de nos artistes. Effacé et modeste jusqu'à la timidité, âme généreuse et cœur compatissant, bon jusqu'à la moëlle des os et toujours prêt à s'effacer devant autrui, ce Fribourgeois, qui honore son art, n'a pas toujours été soutenu comme il le méritait, dans l'exercice d'une profession difficile et coûteuse.

Il ne s'en plaint pas, sans doute : il est d'une si chrétienne et si héroïque humilité !

Mais les circonstances de la vie ont fait que, depuis plus d'un quart de siècle, je l'apprécie à l'œuvre. Et je me dois, au crépuscule d'une carrière toute consacrée à la défense et à l'illustration de notre élite fribourgeoise, de lui rendre un hommage d'autant plus sincère qu'il sera plus brièvement formulé. Brave et cher Théo, ne me tiens pas rigueur de cette incartade amicale et puissent ces quelques lignes te confirmer dans ton courage et dans ton optimisme !

Fils d'un agriculteur d'historique famille, — l'un de ses ancêtres a été, sauf erreur, Prévôt de Saint-Nicolas, — M. Théo Aeby est né à Saint-Sylvestre (Singine) le 5 juin 1883. Il est originaire de sa commune natale et de Fribourg. On s'aperçut qu'il était doué, et bien doué, qu'il avait bon œil et mains habiles. On l'envoya au Technicum cantonal de Fribourg où il eut pour maître de moulage et de modelage le regretté professeur Ampelio Regazzoni et aussi, pour l'exécution, le statuaire Bedeschi.

Comme l'élève n'était point indigne des maîtres, il fut ensuite acheminé vers l'Ecole Nationale des Beaux-Arts, à Paris. De 1906 à 1908 puis en 1911-1912, il y travailla sous la haute et compétente direction du professeur Goutan. Il y acquit toutes les notions théoriques et tous les tours de main nécessaires. L'apprenti de talent y devint un maître apprécié.

Pour gagner son pain quotidien et l'argent indispensable à ses études aux Beaux-Arts de Paris, M. Aeby travailla une année durant, à sa sortie du Technicum, dans la capitale fédérale. Il y retourna par la suite et plusieurs maisons et façades de Berne portent encore la marque de ses ciseaux, entre autres à la Monbijoustrasse. En 1913, M. Aeby regagna Fribourg et s'y installa définitivement (sauf l'espace d'un séjour à Zurich). Il habite, actuellement, au No 15 du Boulevard de Pérolles, en compagnie de la très dévouée et fidèle compagne de sa vie, Mme Alice Aeby, née Guyot (Alsacienne d'origine), à laquelle le Gouvernement d'outre-Jura s'est honoré en octroyant la médaille en vermeil de la Reconnaissance française pour les immenses services rendus à l'Ouvroir des dames françaises de Fribourg.

L'œuvre artistique de M. Théo Aeby est déjà considérable. Sa qualité et son mérite sont indéniables : il n'est que de l'observer pour s'en convaincre. Le 16 mai 1931, enfin, le gouvernement fribourgeois et notre Direction cantonale de l'Instruction publique reconnurent officiellement la valeur artistique de M. Aeby, qui fut alors nommé professeur de moulage, de modelage et

d'exécution statuaire au Technicum de Fribourg.

Dans ce secteur de son activité, le professeur est à la hauteur de sa tâche, comme il sied de dire. Au nombre de ses anciens élèves, nommons le Père Zingg, du Couvent d'Einsiedeln, Mlle Christa Ryssel, la talentueuse fille du dentiste de ce nom, celle qui fut Mlle Marcelle Lehmann, et même M. Ignace Ruffieux, aussi bon modelleur qu'excellent musicien et directeur de choral.

Au début de sa carrière, outre ses travaux à Berne et à Paris, notre sculpteur se vit confier par l'Etat de Fribourg la restauration des très belles statues de la Chapelle de Lorette. Plus tard, la Confédération lui acheta le buste en bronze du peintre et critique d'art Léo Steck, œuvre forte et vigoureuse qui est conservée au Musée artistique de Fribourg. La Direction des C.F.F. a eu la main heureuse en le chargeant de décorer le fronton de la nouvelle gare de Fribourg (motifs l'Agriculture et l'Industrie qui font, socle et appuis à l'horloge de l'entrée principale).

M. Aeby a « travaillé » aussi à l'embellissement de la Chancellerie d'Etat (façade principale) et, à la Cathédrale de Saint-Nicolas, il a restauré avec tact les douze statues des Apôtres du porche principal. Plus même, au portail sud de ce fameux édifice religieux, il a œuvré trois statues originales, dans le genre gothique, celles des saintes Marie-Madeleine, Catherine et Barbe. Notons encore que M. Aeby est l'auteur de statues placées à l'église de Samentier et à l'Institut Saint-Joseph de Seedorf.

Autres œuvres à signaler, des bustes cette fois-ci ! Ceux de Max de Diesbach, des abbés Gremaud et Ducrest, ornent le hall de la Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg. Celui de feu le Conseiller d'Etat Emile Savoy est à l'Institut agricole de Grangeneuve, celui du peintre Joseph Reichlen est au Collège Saint-Michel, de même qu'un médaillon de l'inoubliable professeur Charpine. Un haut-relief en bronze, placé à la façade principale des Usines Nestlé à Broc, représente feu Alexandre Cailler, l'un des fondateurs de notre industrie chocolatière. Un bas-relief, consacré à Georges Python, se trouve au bâtiment directorial des E.E.F., à Fribourg, etc., etc.

Cette brève énumération d'œuvres connues de notre public suffirait à la gloire de M. Théo Aeby. Mais il en est d'autres, et non des moindres, qui sont propriétés privées, par exemple les bustes en bronze de Romain de Weck, ancien syndic de Fribourg, de M. Musy, ancien Président de la Confédération, du chanoine Schuwey, inspecteur scolaire, du colonel de Reynold (notre légendaire Tom Pouce), du colonel divisionnaire Roger de Diesbach, le buste en marbre de l'ingénieur Coray, qui dirigea la construction des charpentes des ponts de Zaehringen et de Pérolles, des bustes féminins en bronze ou en plâtre, tel celui de Mme d'Epines, née Huguette de Saugy (Fribourgeoise domiciliée à Paris), etc., etc.

J'allais oublier la statue de Ste-Thérèse, de Château-d'Oex, les médailles en bronze de Mme Alexandre Cailler, de M. Léon Jungo, directeur des constructions fédérales, à Berne, de feu le professeur Emile Bise, et tant d'autres œuvres qui font honneur au sympathique sculpteur.

Artiste sincère, d'une probité à toute épreuve, infatigable travailleur et professeur plein de mérite, M. Théo Aeby s'est dépensé sans compter pour la section fribourgeoise de la Société suisse des peintres, sculpteurs et architectes. Il a participé à la quasi totalité de ses expositions collectives ; il s'est dévoué dans diverses fonctions de son Comité. Ses collègues de l'ancienne équipe, les Buchs, les Castella, les Henri Robert, lui en gardent une profonde reconnaissance.

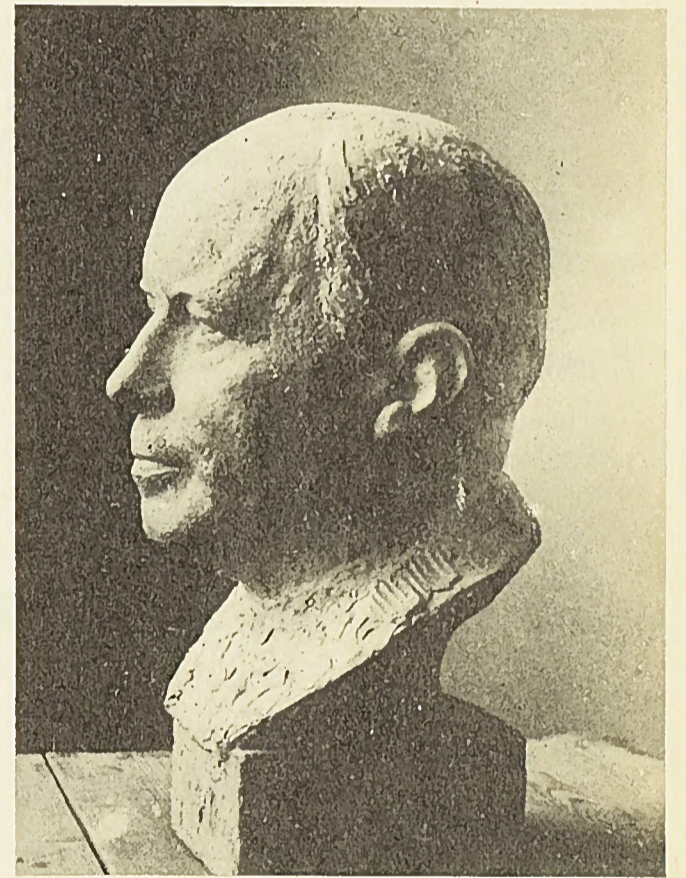
Faisons comme eux, qui le connaissent bien comme artiste et comme homme : soyons, nous aussi, nous tous, reconnaissants à M. Théo Aeby pour ce qu'il a travaillé à l'honneur du canton et de sa discipline artistique.

Disons-lui merci, c'est-à-dire encore ! Et, dans toute la mesure de notre possible, particuliers, Etat et institutions publiques (je pense surtout à la Ville de Fribourg qui pourrait bien lui confier la création et l'exécution d'une fontaine publique dans le nouveau quartier de la Vignettaz !), nous tous, ayons des gestes de sympathie pratique pour un artiste qui, par delà les siècles, renoue la grande tradition des maîtres sculpteurs de Fribourg.

P. V.



Le Maître Aeby au travail



Buste en bronze de M. Jean-Marie Musy
(Œuvre de Théo Aeby)



M. Théo Aeby, sculpteur
professeur de modelage et de moulage
au Technicum de Fribourg

(Photo Jacques Thévoz)

LES CAFES MIGROS

TOUJOURS FRAIS

BONAROM

le bon café de tous les jours

le paquet de 380 g 1.50 ¼ kg **-98⁷**

COLUMBAN un mélange supérieur de vigoureux brésil

le paquet de 228 g 1.50 ¼ kg **1.64⁸**

CAMPOS

le café au goût relevé

le paquet de 270 g 1.50 ¼ kg **1.38⁸**

EXQUISITO pour votre café noir, le mélange des qualités supérieures

le paquet de 215 g 1.50 ¼ kg **1.74⁴**

ZAUN sans caféine qui ménage votre sommeil

le paquet de 229 g 1.50 ¼ kg **1.63⁷**

Mélange MOCCA un café délicieux avec un fin arôme mocca

le paquet de 240 g 1.50 ¼ kg **1.56³**

MIGROS

Société coopérative

UNE ÉMOUVANTE PUBLICATION

QUAND REFLEURISSENT LES SOUVENIRS...

M. le Dr Jean Humbert, professeur au Collège St-Michel de Fribourg, est bien connu de nos lecteurs, soit par les notices que nous lui avons consacrées, soit par ceux de ses articles que nous avons eu plaisir à publier dans ces colonnes.

Auteur d'une fameuse thèse sur le poète Bernet, lettré qui a signé plusieurs ouvrages de qualité sur la langue française, M. le Dr Humbert a été éprouvé par une tragédie familiale : son épouse, dont l'enseignement illustra

Il est des événements qui ébranlent de façon décisive la destinée d'un homme. Entre autres, l'écllosion rayonnante d'une affection précieuse ou l'arrachement d'une présence irremplaçable. C'est un fait d'une brutalité aussi foudroyante qui atteignit en décembre 1947 l'écrivain fribourgeois de plus en plus apprécié qu'est M. le Dr Jean Humbert, professeur au Collège St-Michel.

Au moment même où sa vie familiale s'enrichissait d'une présence enfantine ardemment désirée, elle se voyait ravir celle qui était la reine aimante et éhoyée du jeune foyer, Madame Marie Humbert. C'est à sa chère mémoire qu'est consacré le plus récent livre de son époux affligé. Il est peu de recueils de souvenirs qui soient aussi émouvants.

C'est d'abord, par M. Humbert lui-même, l'évocation de la disparue. Cela n'a pas de plan rigoureux ; c'est plutôt, ainsi que son auteur l'a voulu, une sorte de liturgie pieuse et funèbre, des incantations subtiles et profondes mêlées aux plus simples rappels de souvenirs, des hommages personnels soutenus par des emprunts poétiques bien appropriés, avec des réminiscences de grands auteurs, tels qu'un Pascal ou un Bloy, un flot tour à tour insinuant et tumultueux, qui s'achève dans une splendide retombée de force sereine et chrétienne : « Dors tranquille, bien-aimée. Ton mari et ta fille vivent de toi, en toi, pour toi, par toi, recouverts de toi, en marche vers l'Eternel, à travers la cité périlleuse et charnelle. Veille sur nous, veille sur le foyer dévasté, ravagé tel un beau champ d'épis après l'orage. Veille sur le berceau de la petite sans maman. Prête-moi ton secours. Aide-moi à poursuivre dignement, sans écarts, ma route douloureuse... »

Tout ce texte vous saisit d'autant mieux qu'en ses meilleurs passages il se fait plus simple, plus direct et plus concret. On ne résiste pas à ces accents-là.

Puis les témoignages fervents des collègues d'enseignement, des élèves, des amis, tiennent une large place dans cette brochure magnifiquement ordonnée et présentée par les soins de l'imprimerie St-Paul.

Une grande stèle poétique, due à la jeune plume de Maurice a Ymé ; quatre sonnets bien rythmés de Paul Thierrin ; une page extraite d'une fort belle lettre de M. Robert Benoît-Chérix ; une prose poétique de Henri Gremaud ; une lettre d'ami de M. Louis Sudan, directeur de l'Ecole secondaire de Châtel ; les adieux des sténographes ; les témoignages émus de compassion des gens de lettres et des artistes.

Enfin et surtout, au côté de documents photographiques rappelant les traits du visage aimé de la disparue en diverses phases de sa vie, des fac-similés de deux ou trois de ses lettres, révélant mieux que tout autre indice la haute qualité d'une âme et la légitimité du culte qui lui est voué.

Heureux, malgré son deuil, l'homme qui a pu conquérir la tendresse d'un tel être !

H. G.



Mme Marie Humbert
(décédée le 10 décembre 1947)

la regrettée épouse du professeur et écrivain
Jean Humbert

L'Ecole Benedict de Fribourg, mourut le 10 décembre 1947 après avoir donné le jour à la ravissante petite Myriam.

M. le professeur Humbert est resté inconsolable de la mort, survenue dans les circonstances que l'on sait, de la femme qui fut pour lui une très distinguée collaboratrice. Pour célébrer la mémoire de cette personne inoubliable, il a écrit et publié un livre d'une touchante délicatesse : « Quand reflourissent les souvenirs... » (Vu son caractère intime, ce superbe ouvrage n'est pas mis en vente dans les librairies. Mais les amis du professeur Jean Humbert peuvent se le procurer directement auprès de lui, à l'adresse : Les Glycines, Daillettes 122, Fribourg).

L'ouvrage en question a été très heureusement présenté aux lecteurs de l'Indicateur de la Veveyse, par notre bon confrère M. Hubert Gremaud, instituteur à Bossonnens et auteur de romans et de pièces théâtrales qui connaissent un succès mérité.

Voici donc la présentation, par M. Gremaud, de l'émouvante publication du professeur Humbert :

ECHOS DIVERS

Au bénéfice d'une infatigable fécondité littéraire, notre collaborateur M. Paul Thierrin vient de faire paraître un nouveau recueil de poèmes : « Chemins », ouvrage qui a les honneurs d'une préface de M. Henri Mugnier et d'une introduction toute poétique aussi, de M. le Dr Henri Bise.

Nous ne manquerons pas de souligner moins sommairement la qualité de l'œuvre en question dans un prochain numéro. En attendant, que l'auteur et ses parrains veuillent bien agréer nos sincères félicitations.

Le 15 mars, le savant conservateur du Musée gruérien, M. le Dr Henri Naef, a célébré le soixantième anniversaire de sa naissance. Nous avons à plusieurs reprises relevé, ici même, les mérites et les titres de ce sympathique humaniste, historien et poète. Nous n'y revenons aujourd'hui que pour signaler le fin et délicat article consacré à M. Naef par notre excellent confrère, M. Gérard Glasson, dans « La Gruyère » du 17 mars 1949.

M. le Dr Ernest Dutoit, qui honore grandement le Collège St-Michel de sa collaboration professorale, a publié, dans « La Liberté » du samedi 19 mars, un très remarquable article, bien pensé et bien écrit, sur le roman « La Cité de l'Ouest » de M. Henri Schubiger.

Nous y renvoyons spontanément nos lecteurs comme à tout ce qu'écrit M. Dutoit, professeur particulièrement qualifié auquel la Direction de l'Instruction publique devrait confier une chaire universitaire (littérature française ou philologie latine) pour reconnaître les mérites et la science d'un Fribourgeois hors série dans ces disciplines classiques.

A la fin janvier et le dimanche 20 mars, à Radio-Sottens, M. Pierre Reynaud, ingénieur agronome et directeur de la Crema S.A., a

Fribourg, a donné des causeries d'un très vif intérêt et d'une agréable tenue littéraire.

La conférence du 20 mars notamment, sur les servitudes de la vie paysanne, a été une louange à la gloire des travailleurs de la terre. Disert et éloquent, M. Reynaud a enchanté ses auditeurs, de quoi il sied de le féliciter.

Les Pinsons de la Cathédrale de St-Nicolas ont décidé de fêter leur incomparable « patron », M. le Chanoine Bovet, par une manifestation musicale qu'ils organiseront le 1er mai. Tous nos souhaits !

On lit avec plaisir et profit « La Flamme », l'organe fraternel des chefs et routiers catholiques de la Suisse romande. Le rédacteur de ce mensuel est M. Georges Rouiller, le secrétaire, M. Louis Wantz, l'administratrice, Mlle Cécile Murith et le talentueux illustrateur, M. Paul Schenker, tous jeunes gens dont le dévouement honore Fribourg et le mouvement scout.

* *

Le détective devient écrivain

Ex-détective, qui eut son heure de célébrité, M. Paul-J. Roehat s'est lancé dans la production littéraire. Non pour continuer d'écrire ses mémoires ou des aventures policières vécues, — du moins pas que nous sachions — mais pour publier des ouvrages sérieux.

Il fait paraître ces temps-ci, dans notre confrère staviaois « Le Républicain », un très intéressant reportage sur la Chartreuse de La Valsainte.

Ce texte paraîtra sous peu en édition courante avec pour titre « Soli Deo » et préface du Chanoine Joseph Bovet.

D'ores et déjà nous recommandons à l'attention de nos lecteurs cette brochure qui peut être souscrite, pour le prix de 4.30 fr. l'exemplaire, auprès de l'imprimerie Bernard Bocard, à Estavayer-le-Lac (ch. post. 11 a 3149).

A propos d'un ouvrage fribourgeois

C'est un truisme d'alléguer que dans tout enseignement la langue maternelle est la discipline cardinale, « le commencement et la fin des études ». Il importe donc de faire au français la part la plus belle et de rendre grâces à ceux qui mettent leur talent à son service. En publiant l'ouvrage que j'ai l'honneur et le plaisir de présenter aux lecteurs de ce journal, le directeur de l'Ecole secondaire de la Broye n'a pas nourri d'autre ambition.

Fruit d'une longue expérience didactique couronnée de succès, le « Français notre langue » apporte une méthode neuve et séduisante, que je dénommerai la méthode associative. Partant d'un texte bref tiré des chefs-d'œuvre de nos prosateurs et de nos poètes, Robert Loup l'étudie à fond, le dissèque en suivant un plan rationnel, progressif et systématique divisé en douze points où entrent la lexicologie, l'exégèse littéraire, la phraséologie, la lecture expressive, la théorie grammaticale, l'analyse, l'orthographe de règle et d'usage, les multiples exercices connexes. L'auteur, quittant résolument les chemins battus et l'ornière poussiéreuse des procédés désuets, réalise avec habileté la synthèse des éléments du langage qu'on ne saurait dissocier sans dommage essentiel. Son exposé vivant, lucide, aéré, parce qu'exempt de surecharges et de superfluités, nous convainc que la vie d'un idjome est bien plus riche et plus complexe que la pâle image qu'en don-

nent les grammaires strictement normatives où le français fait figure de langue morte.

Chaque leçon du manuel de M. Loup est une page fervente où fleurit le doux parler de France, dru, pittoresque, imagé, plein de mœlle, de verdeur et de sue. Grâce au contact direct avec les probes artisans du verbe qu'une tradition séculaire identifie avec le génie même de la langue, les élèves n'apprendront pas seulement cette langue, ils la sentiront — ce qui est plus rare — ils en savoureront, avec une délectation toujours renouvelée, les finesses et les beautés. Sans éprouver cette « faim inapaisée de beau langage » propre aux artistes, ils vieilliront au grain, soucieux de « fourbir cette grande arme claire qu'est notre français ».

Linguiste qu'anime l'amour des lettres, professeur enthousiaste et expérimenté, écrivain goûté, Robert Loup nous guide avec autorité et agrément dans la voie du délectable et difficile à parler français. Placé sous le signe du « bel et du vivace aujourd'hui », fleur de réflexions longuement « portées » avant de se délivrer sous une fleur exercée, le « Français notre langue » est promis à un succès assuré.

Jean Humbert.

Robert Loup, docteur ès lettres, « Le français notre langue », ses auteurs, sa grammaire. Edition : Dépôt du matériel scolaire, section A, à Fribourg, 1948, 160 p., 5 fr.

Printemps...

Il est temps de procéder au rafraîchissement de vos vêtements. Les beaux jours viennent. Pâques est à la porte.

Nos ateliers bien organisés, équipés d'installations modernes, notre personnel à la hauteur de sa tâche vous donnent la garantie d'un travail bien fait et rapidement livré.



LA TEINTURERIE FRIBOURGEOISE

USINE ET MAGASIN : GRAND PLACES 25 - TÉLÉPHONE 2.37.93
SUCCURSALE : RUE DES ÉPOUSES - TÉLÉPHONE 2.27.44

teint - nettoie - rafraîchit - stoppe



Mesdames !

UNE
BELLE COIFFURE
PRINTANIÈRE,
CONTRIBUERA
A VOTRE
CHARME...

DAFFLON FRÈRES

FRIBOURG
PLACE DE LA GARE 38
TÉLÉPHONE 2.38.60

PERMANENTES DE QUALITÉ

DE LA POÉSIE AUX AFFAIRES

Notre collaborateur, M. Paul Thierrin, professeur à l'Ecole Benedict de Bienne, a publié un « Traité de correspondance commerciale française » aux Editions du Chandelier, Paris et Bienne, à fin 1948.

Voici ce que pense M. le Dr Jean Humbert de cet utile et intéressant ouvrage :

Il me semble assez paradoxal, de prime abord, qu'un poète nous entretienne de correspondance commerciale. Rien de surprenant en l'espèce, car Paul Thierrin, qui courtise les Muses avec bonheur, enseigne avec autant de succès les disciplines commerciales à l'Ecole Benedict de Bienne. Et le manuel qu'il nous offre aujourd'hui, excellentement présenté par les Editions du Chandelier, est le fruit de plusieurs années de pratique. C'est dire à priori la valeur de ce nouveau cours, qui révèle d'emblée le pédagogue adroit, habile au métier, au surplus familier aux affaires dont il connaît le processus, en perfection et dans la réalité.

L'auteur a réussi en quelque cent cinquante pages à broser un tableau panoramique des faits commerciaux essentiels. La répartition des matières est judicieusement dosée, décelant un louable effort de synthèse qui ne caractérise pas tous les traités de ce genre. Thierrin appuie son exposé théorique, nourri et lucide, de multiples exemples neufs et fort pertinents. Il n'a pas négligé non plus la phraséologie et fournit un assortiment de formules répondant adéquatement à l'objet. Encore qu'il n'ait pas, selon moi, ouvert un crédit assez large à l'allusion aimable, aux propos gentils, aux compliments personnels. C'est un préjugé — contre lequel je ne cesse de guerroyer — de croire que la correspondance commerciale postule obligatoirement l'impersonnalité. Sans entrer dans les raffinements de politesse chers à Marcel Proust, il est permis et de bon ton de renoncer aux tournures sacro-saintes et de montrer à son destinataire, au détour d'un message gracieux, un visage humain. J'abonde dans le sens de Fernand Desonay qui souhaite que la lettre d'affaires s'ouvre et se close sur un sourire, qui mettra le client en état de grâce accueillante !

Le traité Thierrin contient en outre une nomenclature de locutions vicieuses corrigées en regard, une liste copieuse de synonymes — innovation bien venue — des textes incorrects avec leur amélioration stylistique, de nombreux exercices ad hoc.

Bel exemple de probité linguistique et professionnelle, le cours de Paul Thierrin est un instrument de travail destiné à rendre d'appréciables services aux professeurs, aux étudiants, aux employés de bureau, au autodidacte. Il mérite beaucoup d'éloges et une audience étendue.

Jean Humbert



M. le Dr Jean Humbert,
professeur au Collège St-Michel de Fribourg,
l'auteur de « Quand reflourissent les souvenirs ».

Têtus ?

EN GRUYÈRE

Au temps où les Fribourgeois en général et les Gruériens en particulier se royalmaient en des voyages obligés à travers le pays suisse — c'était durant la dernière mobilisation — l'annonce de leur arrivée n'était pas sans mettre quelque émoi. La qualité de Bullois, par exemple, valait d'être regardé avec insistance. C'étaient donc là ces gens qui avaient failli mettre à mal l'économie du pays. On s'étonnait presque de nous trouver l'air paisible, et l'on n'eût point été surpris de découvrir sur nous des stigmates inquiétants.

Ce temps est passé ; il n'est point d'homme sage qui, avec le recul bienfaisant du temps, ne juge de ces choses avec bonne jugeotte. Et le sentiment populaire est quasi unanime pour désapprouver les méthodes de ceux qui veulent faire passer pour des gens sans aveu ceux qui trucidèrent sans haute permission quelque veau gras, ou les grévistes du lait, cédant à une impatience bien compréhensible.

Les Gruériens furent de tous temps fort jaloux de leurs libertés. Ils le faisaient voir du vivant des comtes déjà. En 1536, un serviteur du comte Jean II fut emprisonné au château, pour avoir été compromis dans une histoire de batterie. Or, par privilège spécial de la bourgeoisie, nul ne pouvait être arrêté dans les limites de la banlieue sans connaissance préalable des honorables bourgeois. Ceux-ci n'eurent de

cesse que le détenu fût ramené à l'endroit de l'arrestation, et sa dague lui ayant été rendue, libéré.

Sous le régime des baillis, on ne devint pas moins pointilleux. En 1577 et en 1579, plusieurs communes de la Gruyère refusèrent de soumettre leurs comptes au représentant du gouvernement. Charmey, Cerniat, Crésuz, Villarbeney, Villavolard, Vuadens et Botterens, la bannière de Gruyère, Broc et Grandvillard, se virent imposer des amendes.

Il en fut de même en 1614 et en 1632, à l'occasion de la levée d'un subside connu sous le nom d'argent de guerre, qui donna lieu à maintes réclamations, refus, mutineries, arrestations, emprisonnements.

On voit donc que, de tout temps, l'on s'est insurgé en Gruyère contre la mainmise trop prononcée des maîtres du moment sur les libertés traditionnelles. Ce qui fut souvent réaction saine, instinctive, contre les domestications, à maintes fois été considéré comme crime pendable. Y a-t-il à ce propos quelque chose de nouveau ?

Dans un jeu de fête nagüère à Fribourg, Henri Naef, faisant parler l'armailli gruérien, mettait en sa bouche ces mots : « Nous sommes les têtus... »

Fasse le ciel que cet acharnement à défendre les libertés ne se perde point, même si parfois il se traduit par des réactions plus violentes qu'on ne souhaiterait.

Henri Gremaud

De l'épiphanisme, de l'orchestre Claude Luter et de quelques rues de Paris

Un Fribourgeois flâne dans la Ville Lumière

Les épiphanistes ont à Paris leurs réunions hebdomadaires au bar « Chez Alex », 1, rue de Lanneau. Je leur ai rendu visite au début de janvier 1949.

Dans ce vaste Paris, j'ai dû battre le pavé longtemps avant de découvrir cette rue de Lanneau. Perdue pour ainsi dire dans le Quartier latin, si on la prend par le haut elle demande une longue exploration avant d'être accessible. Exploration d'ailleurs captivante quand vient le soir, un soir chiche de lumières, mais bruyant d'une joyeuse foule estudiantine. C'est d'abord la montée du Boulevard Saint-Michel : dans l'ombre, les bouquins des libraires révent lourds de pensées, le néon des restaurants sublime une clientèle avide d'épanchements. La rue Soufflot est encore plus digne avec ses magasins de livres scientifiques, hantée peut-être par le compas du grand architecte dont elle immortalise le nom, de cet architecte qui construisit l'impressionnant Panthéon aux multiples avatars.

Le voici, ce Panthéon, dressé en l'honneur des grands hommes par la Patrie reconnaissante. L'obscurité qui s'affermir embrasse ses fortes colonnades et je pense à Hugo, à Carnot, à Zola, à Jaurès, à Painlevé. Je songe à leur grandeur mais déjà m'absorbe celle de Cujas, le juriconsulte, rappelée par la Faculté de droit.

Je pense aussi, car c'est le 3 janvier, que je suis au sommet de la Montagne Ste-Geneviève, patronne de Lutèce. Mais on ne fait pas de l'histoire en plein air à 18 h. 30. Je remets donc à plus tard, peut-être à jamais, mes investigations, envahi par le noir et le sordide de la rue Vallée, éclairé seulement de la lampe parcimonieuse d'un restaurant offrant pour cent francs un repas de pommes frites. Rue solitaire ou presque, quatre Chinois portant chapeau français (c'est curieux !) reviennent agités de je ne sais quelle secrète réunion. Postées sur le trottoir, l'une à gauche, l'autre à droite, deux femmes en manteau de fourrure, vieilles prématurément, recherchent l'amour et le gîte pour un soir. Je les rencontre ; elles m'interpellent : je n'ai pas de loisirs pour elles. Et la rue et le silence continuent à descendre quand soudain monte un tumulte de jazz. Je m'arrête. Je suis devant un bâtiment bas, presque une mesure. Mes yeux cherchent une inscription : Rue de Lanneau, puis « Chez Alex ».

Je suis donc arrivé. Étonnement. Chez les épiphanistes, le jazz triomphe ? Je vais jusqu'à la porte ; alors une affiche me renseigne : Au club du Kentucky, Claude Luter et son orchestre jouent lundi et mardi de 17 heures à 19 heures. Et je comprends.

« Chez Alex » n'est pas seulement le lieu de rencontre des épiphanistes, c'est encore une prétendue cave littéraire où l'on fait tout, sauf de la littérature et c'est peut-être mieux ainsi. J'hésite d'entrer. Serai-je accueilli par des huées ou dans l'indifférence ? Une blonde jeune fille pousse la porte. J'aperçois une dizaine de jeunes gens assis sur de hauts tabourets ; quelques favoris serrent une taille féminine. Dominant leurs propos, un swing venant d'un orchestre invisible. La porte est de nouveau close. J'hésite encore.

Enfin, faisant fi de tout amour-propre, je pénètre dans le « lieu sacré ». Nul étonnement de la part des initiés. Il fait sombre, il fait chaud, une chaleur champêtre dégagée par un poêle rustique. La fumée des pipes et des cigarettes accentue cette lourde atmosphère somme toute sympathique.

C'est bien une cave. Le plafond est bas, les sièges sont rares, les tables minuscules. Impossible de distinguer la nature des parois, car c'est étroit et c'est comble. Toute une jeunesse — estudiantine je pense — est là, fervente, pour écouter Claude Luter. Où donc est l'orchestre ? J'avance lentement. L'habillement excentrique semble de règle car j'en vois beaucoup portant chemises à carreaux, pantalon de velours, étrié au bas. Des écharpes aux vives couleurs nouent les cous longs. Tous ont une chevelure en désordre. Les filles sont rares. J'en compte cinq, chandail bleu ou jaune, chevelure bouloée ou tombante.

J'avance encore et, peu à peu, je distingue dans le fond un orchestre de quatre musiciens. Devant lui un carré est libre où dansent deux couples. Les pas sont savants, rapides. C'est une chorégraphie que j'ignore ; et tous les autres marquent le rythme. La trompette est reine ; mais, dans ce cadre, son règne n'est pas usurpé. Ce coude à coude, cet enthousiasme, ce débraillé, ne me déplaissent point.

Où front-ils ces jeunes après 19 heures ? Que mangeront-ils ? Dans quelle mansarde ou quelle autre cave achèveront-ils la nuit ? J'entends quelqu'un demander à un camarade : « Peux-tu me prêter deux mille francs ? » Ce sont leurs folles années. Il me plaît pourtant de m'imaginer que, quelques-uns du moins, après ce tonique musical, retrouveront dans leur chambre des études qui leur sont chères.

Non ce n'est pas le moment des épiphanistes. Au comptoir on m'informe qu'ils ne viendront pas avant 20 h. 30. Je puis donc choisir à mon gré le restaurant où je souperai. Dehors, je retrouve le froid et le silence, la nostalgie d'un foyer.

Par la rue des Carmes, en faisant escale dans un délicieux café marocain aux tables de cuivre, aux moelleux coussins, j'attends le Boulevard Saint-Germain. Je pousse jusqu'au numéro 150, « Aux deux Magots », café existentialiste, il y a quelques clients indéfinissables. Près de la porte, un intellectuel, moustache en forme de trait d'union, consomme une bière. Parmi les bouquins qu'il a déposés sur sa table, il choisit un volumineux Babylone qu'il commence à lire par la table des matières. A proximité, un Monsieur, complet bleu marin, écrit sans relâche, gardé des indiscrets par une forteresse de journaux. Une jeune dame à ses côtés, fraîche et rose sous une esquisse de chapeau, compulse des papiers. Les autres clients bavardent ou fixent d'un œil las un quelconque point de la salle.

Le temps d'avaloir un apéritif et me voici assez tôt dans la rue pour prendre l'autobus allant Boulevard des Capucines. Je continue à pied, poignardé par la rutilance des affiches de cinéma. L'église de la Madeleine dispute son architecture à la nuit. Non loin, il y a un restaurant « Le Florida », façade claire et luxueuse, enchâssée dans un vieil immeuble. J'y mange une tendre côtelette de veau, enroulée de beurre et de spaghetti ; j'y bois une demi-bouteille d'un capiteux Turpin dans un décor de nappes blanches, de glaces à monture d'or, servi avec une complaisance rare, approuvé par de vaillants arbalétriers, motifs d'une peinture murale.

Pourvu d'aussi fortes nourritures terrestres, je suis à l'aise pour entendre des propos épiphanistes. Rue de Lanneau, tout est calme là où tout à l'heure le rythme était le maître.

Je compte deux clients et deux serveuses. L'une est au comptoir, petite, replète, cheveux noirs croulant sur sa nuque. Sa toux rauque perce la membrane du silence. Il y a aussi le bruit feutré des dés qu'elle fait glisser sur un bois entouré de velours, en la compagnie d'un adolescent. L'autre, plus longue, plus femme, bien peignée, est assise près du poêle. Elle a un gentil visage qu'on voudrait embrasser, chastement, une nuque nette, savoureuse, bien faite pour la caresse. Je m'enquiers des épiphanistes. Ils viendront, m'assure-t-on, mais pas avant 21 heures bien que leur programme indique 20 h. 30. On ne doit jamais arriver à l'heure dite.

Cette attente ne m'est pas désagréable. Elle me permet de revoir cette cave que je n'avais pu explorer précédemment. Les parois sont d'une pierre blanche, mariée au gris. Quelques tableaux ont été accrochés. Une peinture étincelante comme un concert de trompettes ou chaude comme la voix d'un saxophone. La femme dans son ardeur amoureuse a servi de thème à l'artiste. Baignée d'une couleur rose, elle apparaît franche et nue, seins opulents et hardis, lèvres vives et fragiles comme un coquelicot, yeux céruléens sous une chevelure fauve.

Je fais quelques pas pour m'occuper. Le plancher las et sale gémit et je pense qu'au-



La Maternité cantonale de Fribourg à Péroilles, qui vient d'être heureusement modernisée et qui devient un établissement modèle.

UN ÉTABLISSEMENT MODERNISÉ

La Maternité de Fribourg

Le jeudi 17 mars, les journalistes de Fribourg ont été conviés à visiter la Maternité de Fribourg, à Péroilles, qui vient d'être fort heureusement modernisée et dotée d'un service de gynécologie opératoire, sous la direction de M. le Dr Marius Nordmann.

La Maternité en question est, on le sait, une section de l'Hôpital cantonal. Après avoir été délaissée durant quelques années (c'est tout au moins ce que le public pensait), cette Maternité, grâce à l'énergique initiative de M. le Conseiller d'Etat Paul Torche, directeur cantonal de la Police et de la Santé publique, vient d'être aménagée très confortablement et dotée de toutes les installations techniques les plus modernes. Elle n'a plus rien à envier aux Maternités cantonales des autres Etats confédérés.

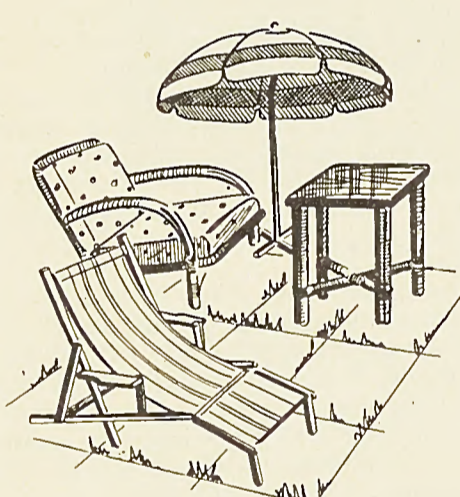
Nous nous proposons de publier, dans notre prochain numéro, quelques photographies relatives à l'équipement intérieur de

notre Maternité et cela pour démontrer, par l'image, que nos mamans seront à l'aise et bien soignées dans un établissement aussi remarquablement rénové et dirigé.

Les honneurs de la maison ont été faits par la Révérende Mère Marie-Albéric, la distinguée et aimable directrice de l'Ecole d'Infirmières, à Péroilles, qui a reçu les représentants de la presse avec MM. les docteurs Perrier et Nordmann et M. Lipp, administrateur de l'Hôpital cantonal.

M. Torche, conseiller d'Etat, MM. Latejtin, architecte cantonal et son excellent collaborateur, M. Vesin, du Département des travaux publics, ont donné toutes les explications nécessaires à leurs auditeurs d'une heure.

Bonne surprise : les travaux de réfection et d'équipement ont coûté 10 % de moins que le devis. Avec de la bonne volonté (et il y en a beaucoup à la Maternité de Péroilles), on fait bien les choses.



Pour vos meubles de jardin et terrasses

chez **G. Bise** Grand'Rue 13 Fribourg



RENAULT
4 ch.
6 l. essence aux
100 km.
RENAULT
90 km. à l'heure

Grande baisse
Nouveaux prix :
5.100.-
modèle normal
5.300.-
modèle de luxe

DEMANDEZ UNE DÉMONSTRATION AU
Garage Gauthier
FRIBOURG - RUE LOCARNO - TÉL. 2.27.77

cune des deux serveuses ne s'est présentée à moi pour une commande. Ah! l'idéal endroit pour un désargenté. L'heure ne s'effeuille nulle part ici; il n'y a pas de tapis pour recueillir ses pétales sonores. Attendrai-je longtemps encore? Non. Quelques groupes commencent à se former, composés de dames distinguées, d'ouvriers aussi, il me semble.

Et voici le maître de l'épiphanisme, M. Henri Perruchot, long, pâle un peu, le front dégagé, intelligent. Il porte un simple complet bleu; tout en lui est modeste. Non, il ne joue pas à l'homme de lettres, il ne fait pas le prétentieux et je crois volontiers ses amis quand ils affirment qu'il ne recherche pas la facile gloire littéraire. Il veut s'imposer tout seul et il s'imposera. Peu après, je vois entrer M. Hervé Bazin, l'auteur de « Vipère au poing », roman ayant obtenu le prix des lecteurs de la Gazette des Lettres, 1948. Je m'étonne de sa présence ici, mais je constate d'emblée qu'il est acquis à l'épiphanisme. Il déploie devant moi une grande affiche où je lis: « Contre Jésus, contre Marx, contre Sartre, pour l'épiphanisme, présentation de M. Hervé Bazin avec le concours de M. Henri Perruchot ».

Je me remémore certains passages de « Vipère au poing » et je comprends que des affinités unissent l'auteur du roman « Les Grotesques » et Hervé Bazin. Si, physiquement, Henri Perruchot n'est pas l'homme de ses livres, Hervé Bazin porte bien sur lui la haine qu'il exhale dans « Vipère au poing » contre sa mère Folcoche. Visage sévère, courte barbe noire, front prompt au froncement, il a une attitude de frondeur. Ses yeux ne craignent pas le regard d'autrui. Il est jeune, mais vraiment il a le geste franc, qui porte. Les faibles, les hypocrites, les parvenus, les sots, les prétentieux ne sont point ses amis. Et c'est tant mieux, mais parfois l'indulgence est belle aussi. Elle ne transparaît en tout cas pas dans son roman où il outrage les trois quarts du genre humain, où la femme est beaucoup amoindrie. Cepen-

dant un épiphane prend la parole pour discourir sur « La Chine et nous ».

Je ne vous ferai pas le compte-rendu de cette conférence qui m'a paru quelque peu tirée par les cheveux. Du débat, j'ai retenu deux choses, c'est qu'aux yeux des épiphanes le communisme et la démocratie à la mode américaine sont deux dictatures. Il faut combattre l'un et l'autre. Encore un point essentiel: ce ne sont plus les politiciens qui doivent gouverner, mais les techniciens.

On parle de Garry Davis. L'appel du premier citoyen du monde est sympathique, rien de plus. Les intellectuels qui se sont joints à lui ne sont pas sincères. Ils accaparent Garry Davis pour donner plus de valeur, plus d'ampleur aussi, à leur propre philosophie existentialiste, Emmanuel Mounier au personnalisme, André Breton au surréalisme, Albert Camus au « camusianisme ».

L'épiphane se veut en dehors de tous ces clans. Il est contre la guerre et c'est pourquoi, indirectement, il est affilié à l'Internationale des jeunes contre la guerre, mais, encore une fois, il entend lutter pour la paix par ses propres moyens, sans être à la solde d'un capitalisme quelconque. Il entend aussi ne pas duper le monde ainsi que l'a fait, paraît-il, le journal « Combat ». Aux nombreux lecteurs qui ont demandé à la rédaction de « Combat » ce qu'il fallait faire, à la suite du geste de Garry Davis, pour établir enfin la paix, on aurait répondu qu'il fallait attendre jusqu'en 1950, que pour l'instant aucune directive précise ne pouvait être donnée.

Mais alors, qu'attendre des épiphanes? L'on sait de précis qu'ils veulent rétablir l'Homme (avec majuscule) dans toute sa dignité, qu'à leur sentiment, le christianisme, le communisme, le capitalisme, l'existentialisme sont des formes d'esclavage. L'épiphanisme, c'est la montée vers la lumière, vers l'espoir...
Paul Thierrin.

Au pays broyard

Le dynamique M. Armand DROZ

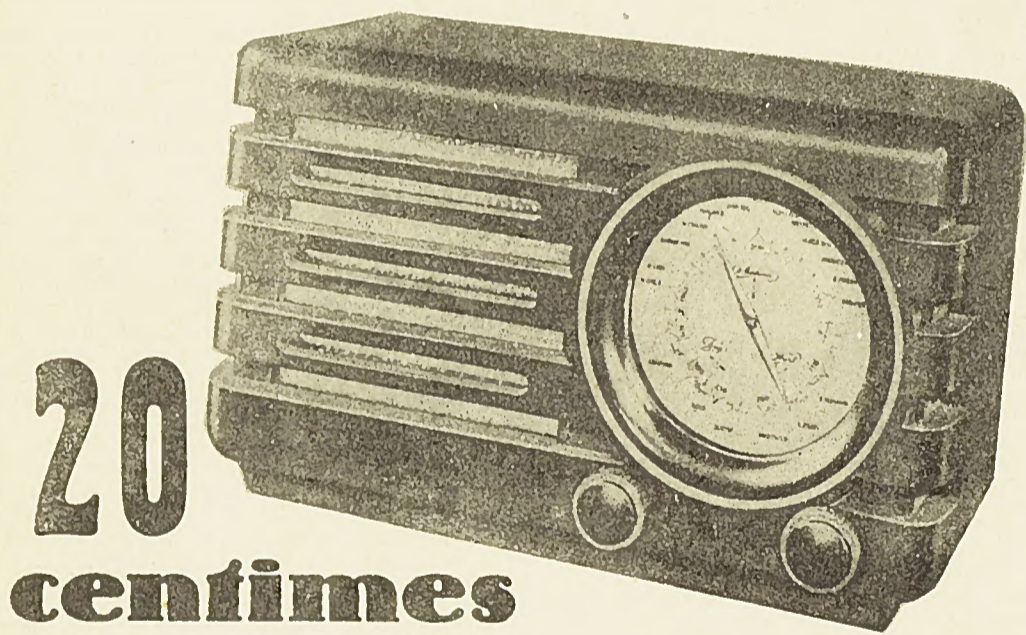
On peut être, tout à la fois ou tour à tour, actif industriel, orateur parlementaire écouté, acteur et « revuiste » de talent.

En doutez-vous? Le dynamique député et conseiller national Armand Droz vient d'en donner une bien vivante et amusante démonstration. En effet, dans la cité d'Estavayer-le-Lac où il a industrie et logement, le leader radical broyard a écrit, pour les réjouissances carnavalesques de la ville, une revue truffée de couplets originaux, avec arrangements musicaux du professeur Bernard Chenaux.

L'auteur de la revue apparut lui-même gaillardement sur la scène et la pièce suscita une houle d'applaudissements. Et le succès se répéta une seconde fois pour le plus vif plaisir de la population staviacoise.



M. Armand DROZ
industriel, député, conseiller national
et revuiste à Estavayer-le-Lac.



20
centimes

suffisent pour être l'heureux possesseur d'un magnifique appareil de radio

PHILIPS

Plus de soucis grâce à notre système de location au compteur. - Aucun acompte à l'installation. - Pas de facture de réparations - Installations partout. - Service de dépannage rapide. Postes Philips tous modèles.

DEMANDEZ PROSPECTUS ET RENSEIGNEMENTS A

Ed. Delay-Yvonand

Vente et réparations d'appareils toutes marques. - Tél. (024) 3.21.13.

UN FLORISSANT ÉTABLISSEMENT

Banque d'Épargne et de Prêts à Estavayer-le-Lac

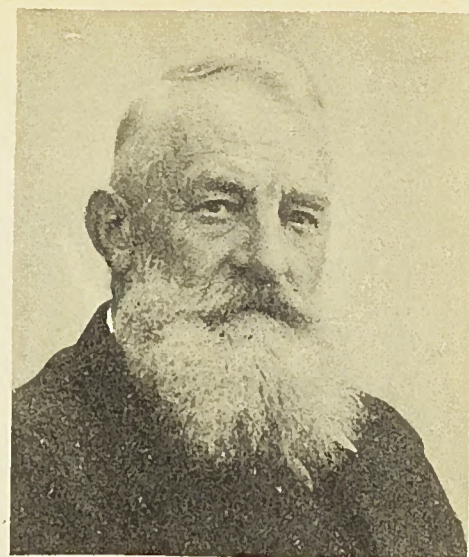
Excellente administrée par un Conseil que préside M. Marc Pochon, ancien député à Vesin, et dont le vice-président est M. Albert Bourqui, député à Murist, la Banque d'épargne et de prêts de la Broye est sur la voie du progrès, du développement et de la prospérité.

Son aimable et si dévoué directeur, M. Henri Pillonel, peut être très satisfait, comme les actionnaires de l'établissement d'ailleurs, des résultats financiers obtenus durant l'exercice écoulé.

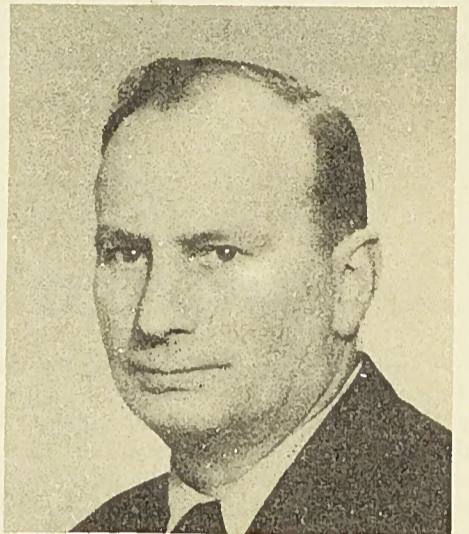
En effet, en 1948, la dite banque a enregistré les comptes les plus favorables depuis sa fondation. La rubrique « profits et pertes » présente un solde disponible de 65,698,46 fr., permettant la distribution d'un dividende brut de 7,15 % (soit 5 % net), une mise au fonds de réserve de 15.000 fr., une dotation de 5.000 fr. au fonds de prévoyance du personnel et un report à nouveau de 9.984,16 francs. Telles ont été les propositions du Conseil d'administration approuvées par l'assemblée générale des actionnaires, convoquée le jeudi 3 mars, au restaurant du Chasseur, à Estavayer-le-Lac.

Durant l'année 1948, les dépôts d'épargne ont accusé une augmentation réjouissante d'environ 190.000 fr. et les certificats de dépôt se sont accrues d'une somme de plus de 58.000 francs.

Heureuse banque, utile, voire indispensable à la région, et dont le passé plus que cinquantenaire est la garantie d'un avenir prospère.



M. Marc POCHON
ancien député, président de la Banque d'épargne et de prêts ainsi que de l'Union Agricole de la Broye.



M. Henri PILLONEL
Directeur de la Banque d'épargne et de prêts ainsi que de l'Union Agricole de la Broye.

Tour à tour gruérien... et russe...

Un roman de M. Louis DOUSSE



M. Louis DOUSSE
l'auteur du roman « Un de Planey ».

« Un de Planey » : c'est le titre tout simple et tout évocateur d'un volume que vient de faire éditer M. Louis Dousse, citoyen d'origine charnoisienne.

L'ouvrage en question, qui se propose de nous prouver que « l'homme, si divers, est pourtant le même sous tous les cieux », est en vente chez l'auteur, au prix de 4 fr. l'exemplaire, à Berne (64, Muristrasse).

« Un de Planey », c'est l'histoire plus ou moins romancée de François Villermulaz et de Catherine Bertaud qui, natifs de « Planey » — un village qui ressemble singulièrement à Charmey, soit dit en passant, — furent entraînés en Russie au service du couple princeier des Dolgoroukof. Histoire de précepteur fribourgeois émigré, histoire qui a tout l'air d'avoir été vécue.

Les transplantés de Planey, qui séjournent quelque temps à Libreville et à Châteaurond, — que de noms suggestifs pour nous ! — font honorable carrière dans la Russie d'avant-guerre. Ils y sont estimés, voire choyés, dans une famille de noble extrême. Mais les événements ramènent François au pays, près de La Valsainte où le Russe Ramof trouve asile, dans cette contrée pittoresque entre toutes où le précepteur redevient « un de Planey ».

Le livre de M. Dousse abonde en observations et en réflexions originales. Il est bien l'œuvre d'un auteur qui a voyagé et réfléchi. Il est à la fois intéressant et instructif. Il ouvre — ou devrait ouvrir — des horizons nouveaux aux gens de chez nous.

N'ayant ni l'honneur ni le plaisir de connaître le père spirituel du roman « Un

de Planey », j'ai demandé avis à l'une de nos distinguées collaboratrices, qui a vécu dans l'entourage immédiat de l'auteur.

Et voici ce que déclare cette correspondante bien informée :

M. Louis Dousse est né à Moseou en 1876. Son père, M. François Dousse avait été choisi, — lui, un Suisse, — par la colonie française de Moscou pour diriger l'école française de la ville, la seule école française de toute la Russie d'alors.

Resté très attaché à sa Gruyère natale, M. François Dousse y revenait fréquemment passer l'été et, à mesure que ses enfants grandissaient, les y amenait eux aussi. C'est ainsi que M. Louis Dousse vit la Gruyère, pour la première fois, à l'âge de huit ans.

Les impressions vives et fraîches d'un enfant né ailleurs, qui découvre et qui compare, sont notées avec bonheur dans « Un de Planey ». L'adolescent passa en Suisse quelques années d'études. Il fut élève du collège St-Michel, où il passa les examens du baccalauréat, puis s'en alla à Zurich s'inscrire au Polytechnicum.

Rappelé en Russie par des circonstances de famille, il y resta et y fit carrière de professeur après avoir subi les examens d'Etat.

La vie le mena sous des cieux divers : l'Oural, le Caucase, la Crimée, la Sibérie, l'immense Russie qui, du cercle polaire s'étend jusqu'aux régions subtropicales, réunit sur son territoire tous les climats de l'Europe occidentale. Partout, M. Louis Dousse observait avec sa vive sympathie de l'humain les paysans et les nobles, les artisans et les marchands, cette classe si particulière en Russie, comparable aux marchands de la Hanse, sorte d'armateurs des caravanes comme d'autres le sont des bateaux, gens sachant courir de gros risques, gagner beaucoup, perdre autant, s'affinant, devenant mécontents, avec le temps et la sécurité conquise.

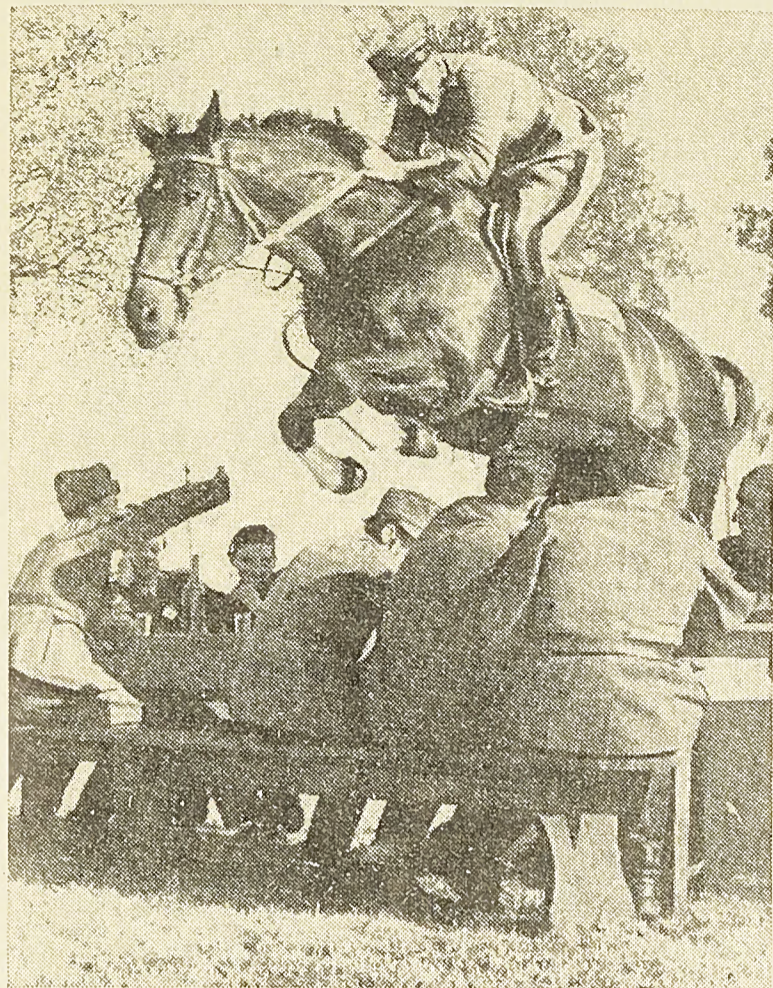
« Un de Planey » est le produit de réflexions, observations, déductions, méditations, car tout intéresse l'auteur : la philosophie et les sciences, les questions sociales et pédagogiques. Professeur dans une école d'officiers de la Garde à la table desquels l'empereur venait parfois s'asseoir, il y était à son aise comme dans l'isba du garde-chasse perdue dans la forêt sibérienne, comme au coin du feu dans le cercle des armaillis tirant sur leurs pipes, car la Gruyère tient une grande place dans « Un de Planey ».

Un homme qui voit clair et s'intéresse à tout peut glaner de la sorte un riche butin. Ce livre en fait part au lecteur avec une bonne grâce et une simplicité qui n'en sont pas les moindres charmes.

E. N.

Une semaine de fêtes à Fribourg

Du 25 avril au 1^{er} mai 1949



Saut d'obstacle

Du 25 au 27 avril : Marché-concours intercantonal du grand porc blanc et concours de « carcasses ». Exposition de 400 sujets.

Fêtes pour les gens du cheval

Du 29 avril au 1^{er} mai : marché-concours intercantonal des chevaux d'élevage, avec 15 étalons et 200 sujets de choix.

Le 1^{er} mai, au Guintzet, concours hippique cantonal. Cortège des attelages les plus variés.

Fêtes pour les amateurs de bovins

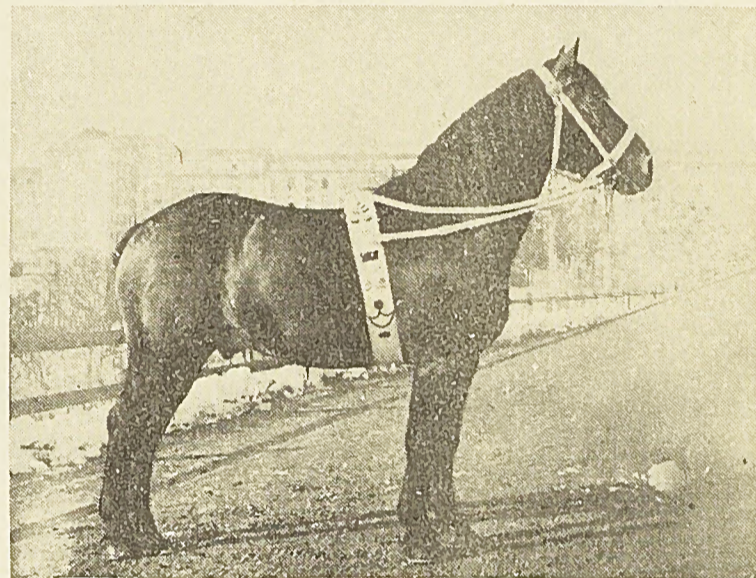
Du 25 avril au 1^{er} mai : concours laitier et beurrier des deux races. Présentation des fleurons de notre élevage (une quarantaine de sujets).



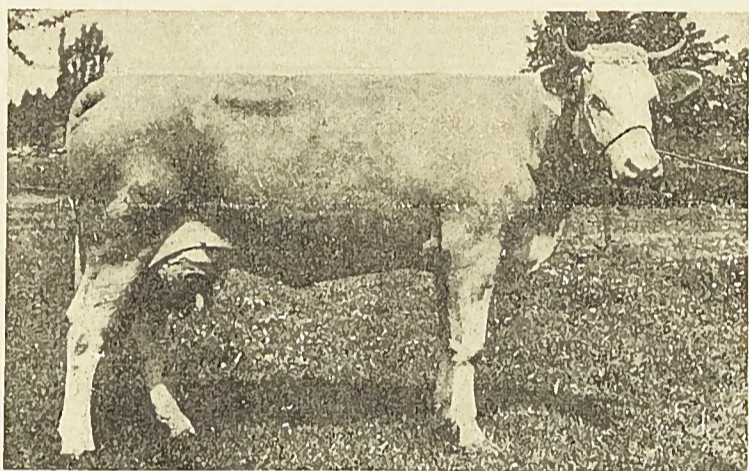
Vache blanche et noire

Fête pour les amis du petit bétail

Du 25 avril au 1^{er} mai : présentation de trois groupes de nos plus belles chamoisées ainsi que de nos placides moutons noirs et Oxford.



Un étalon qui a de l'allure



Vache rouge et blanche

Fêtes pour tout le monde...

pour le plaisir des éleveurs, des acheteurs et des visiteurs...

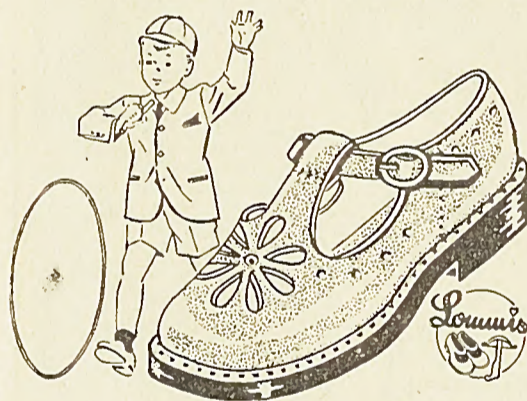
Toute une semaine consacrée à la beauté et au progrès de notre élevage fribourgeois.

Toute une semaine pour venir à Fribourg regarder, admirer, apprendre !...

Ces diverses manifestations seront agrémentées des productions de la Fédération fribourgeoise du costumes et des coutumes et des concerts donnés par trois corps de musique de la Ville de Fribourg.

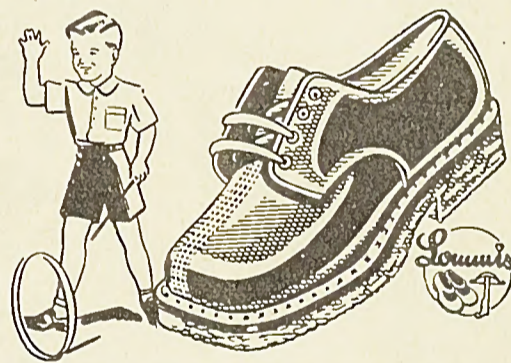
Productions et distributions des prix à la cantine de fête, aux Halles de Pérolles.

Des formes saines...
pour enfants sains...



SANDALES BOX BRUN

Nos 30-35 27-29 22-26
Fr. 17.- 15.- 13.-



MOLIÈRES FLEXIBLES BOX BRUN

Nos 30-35 27-29 22-26
semelles cuir
Fr. 18.- 16.- 13.-
semelles crêpe
Fr. 21.⁸⁰ 19.⁸⁰ 16.⁸⁰



MOLIÈRES FLEXIBLES BOX BRUN

Fr. 19.⁸⁰ 17.⁸⁰ 15.⁸⁰



BOTTINES brunes 16.⁸⁰ 15.⁸⁰

BOTTINES blanches 18.⁸⁰ 18.-

Songez dès maintenant
à vos achats de
printemps.

VENTE A CREDIT

Confection pour dames
Confection pour
messieurs,
jeunes gens et
garçons.

(Demandez nos conditions)

Rud. Kull

Rue de Lausanne, 16

FRIBOURG



Maison Alex

Coiffeur de la Gare FRIBOURG Dames et Messieurs
Tél. 2 11 26

Spécialité de permanentes - Teinture - Massage - Manucure

ALEXIS PETROL

la lotion spéciale contre les pellicules et la chute des cheveux

Chaussures DOSSENBACH

LA QUALITÉ A BON COMPTE

AUX ARCADES FRIBOURG - MORAT

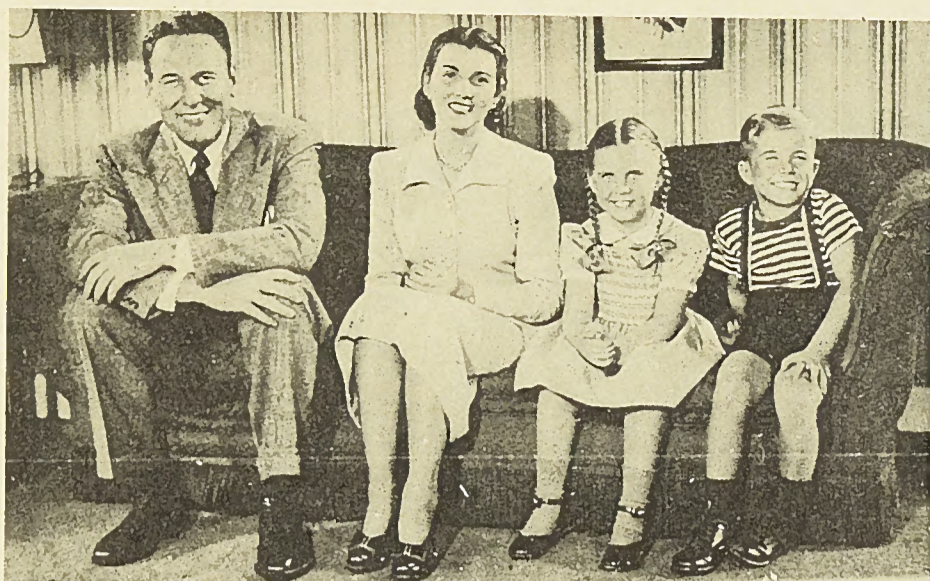
AUX TROIS TOURS
Fribourg

DONNE LE TON
DE LA MODE



Costume
128.-

Manteau
139.-



*Toute la famille
est enchantée de se servir*

aux

GRANDS MAGASINS DE CHAUSSURES

Kurth

FRIBOURG

Kurth

RUE DE LAUSANNE, 51

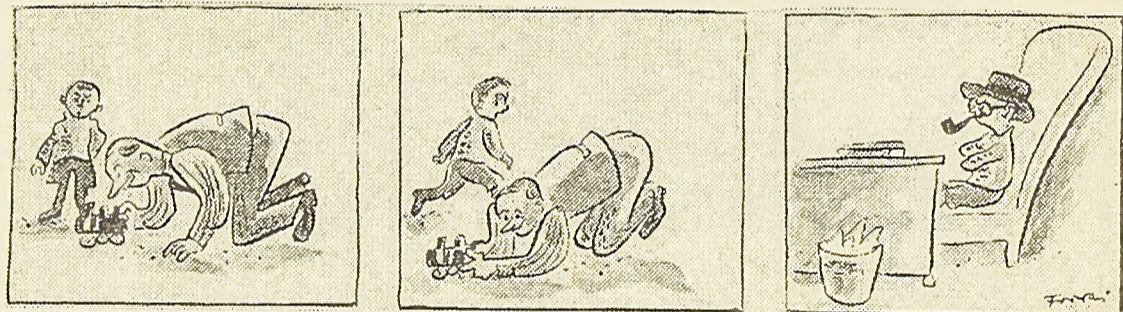
RUE DE LAUSANNE, 14

Département spécial pour réparations. - Rapide, soigné et au plus bas prix du jour.

Peclard
essive
Grasse et Active

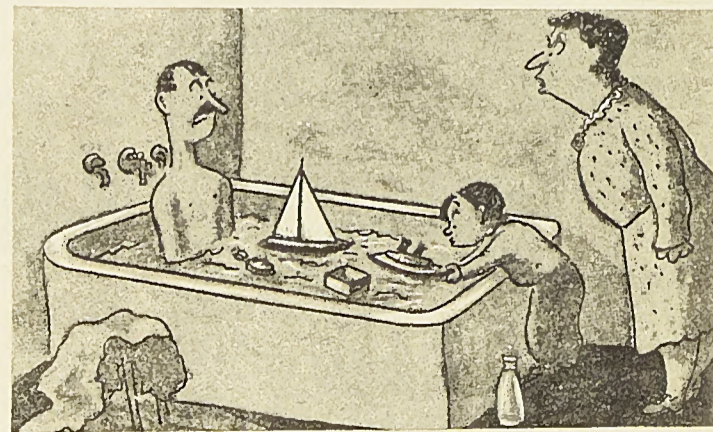
Le paquet double AVANTAGEUX 1,95 fr.

SAVONNERIE
H. & M. PECLARD
YVERDON



— Auquel de nos clients comptez-vous adresser la lettre qui commence par « Mon petit lapin... » ?

BONNE BLAGUE
— Poisson d'avril !..



ENDIMANCHÉ
— T'en as un beau complet !
— C'est mon neuf de Pâques !

Je le vois bien ; tu n'aimes pas cet enfant ! tu ne veux pas qu'il s'amuse un peu.

